
LES GUIDES DE L'ÉVEIL
DIDIER COLIN
LE SECRET DE L'ALCHIMIE
Transformez votre réalité intérieure
FIRST ÉDITIONS



DIDIER COLIN



LE SECRET DE L'ALCHIMIE

Transformez votre réalité intérieure



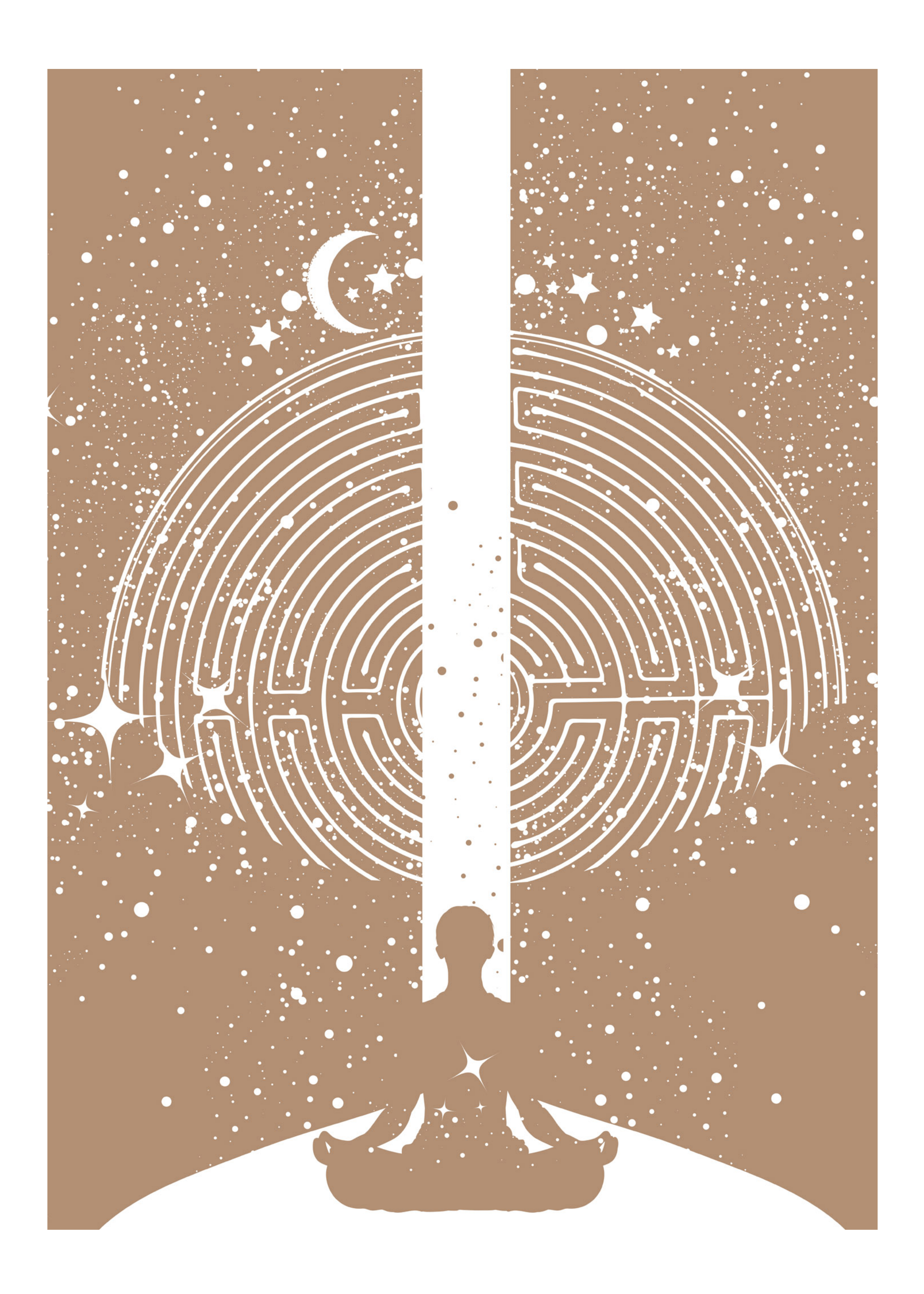
ISBN : 978-2-412-08143-3
ISBN numérique : 978-2-412-08540-0

Directrice éditoriale : Marie-Anne Jost-Kotik
Responsable éditoriale : Aline Sibony
Éditrice : Cyrielle Londero
Correction : Anne-Lise Martin

Éditions First, un département d'Édi8
92, avenue de France
75013 Paris
France
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
E-mail : firstinfo@efirst.com
Site Internet : www.editionsfirst.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Sommaire



« Il y a, à travers tout ce qu’on foule, quelque chose qui vient de tellement plus loin que l’homme et qui va tellement plus loin aussi. »

André Breton, *Arcane 17*, Union générale d’éditions, Paris, 1965.


Introduction

L'esprit et la matière ne font qu'un !

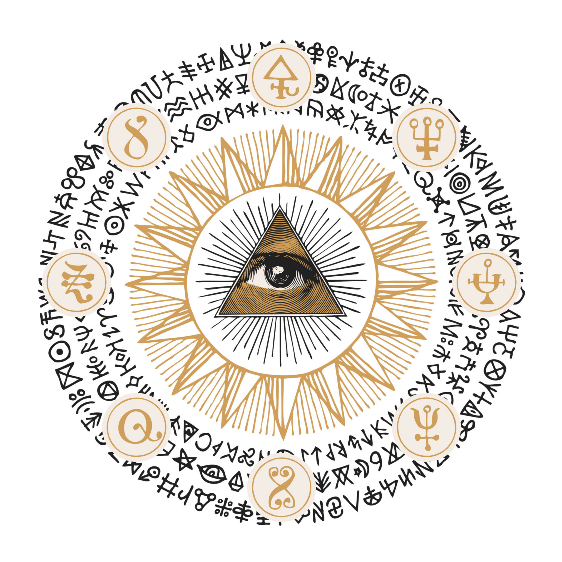


À partir du XVIII[e], et surtout durant les XIX[e] et XX[e] siècles, les scientifiques orientèrent leurs recherches sur tous les processus mécaniques de la vie tels qu'ils les envisageaient. Selon eux, seules les espèces végétales, animales et, bien sûr, humaines témoignaient d'une vie biologique et organique. Quant au monde minéral et aux métaux (le fer, le cuivre, l'or et l'argent, entre autres), ils les croyaient inertes, figés, immuables, sans vie.

Aussi loin que l'on remonte dans les temps de l'Égypte antique, de la Chine impériale, de l'Inde védique, de la Perse ou de la

Mésopotamie où fleurirent les premières civilisations, les alchimistes quant à eux voyaient l'être humain, le monde et la nature comme un tout indissociable. En chaque élément dans le règne minéral et les métaux, ils percevaient de la vie. Leur intuition était juste puisque, désormais, nous savons que toute matière, y compris la matière minérale et les métaux, se compose d'atomes en mouvements permanents. Ne disposant pas encore de tous les outils, ni des instruments sophistiqués que la science contemporaine possède, tels des scientifiques avant l'heure, ils expérimentèrent leurs théories. Mais se méfiant déjà des mauvais usages que les êtres humains peuvent faire de leurs découvertes (de nos jours, la bombe atomique en constitue le meilleur exemple !), ils ne se transmettaient les fruits de leurs travaux que de bouche à oreille. Voilà pourquoi, lorsque nous parlons d'alchimistes, nous parlons aussi d'adeptes, d'initiés ou de philosophes, ces amis de la sagesse.

Depuis le temps que l'alchimie existe, nous n'avons jamais retrouvé ne serait-ce qu'un livre de « recettes » alchimiques. Et la fameuse transmutation du plomb en or se révèle une quête beaucoup plus noble de la transformation de ce qui existe de plus pesant, impur, brut en chacun de nous, en légèreté, pureté, révélation, lumière, conscience pour tout dire.



Bien que méconnus ou obscurs, les travaux des alchimistes dans leurs laboratoires font écho à une croyance ancestrale que confirment les dernières découvertes de l'humanité, telle la théorie de la relativité et de l'espace-temps, ou celle des quanta qui révolutionne actuellement beaucoup de « convictions » scientifiques : **l'esprit agit sur la matière, l'esprit et la matière ne font qu'un** ! Comment ? Pourquoi ? Nous ne le savons pas encore. Mais en revisitant les itinéraires de quelques alchimistes, et en découvrant sous quelles formes l'alchimie se manifeste aujourd'hui, je vais vous en donner un aperçu…

« Le vrai secret n'agit pas secrètement ; toutefois, il parle un langage secret : il s'exprime par une variété d'images qui toutes indiquent sa vraie nature. Je ne parle pas ici du secret gardé personnellement par quelqu'un, et dont le possesseur connaît le

contenu, mais d'une chose ou d'un phénomène qui est “secret”, c'est-à-dire connu uniquement à travers de vagues allusions, mais dont l'essentiel reste inconnu. Ainsi, la véritable nature de la matière était inconnue de l'alchimiste : il ne la connaissait que par allusion. »[1]

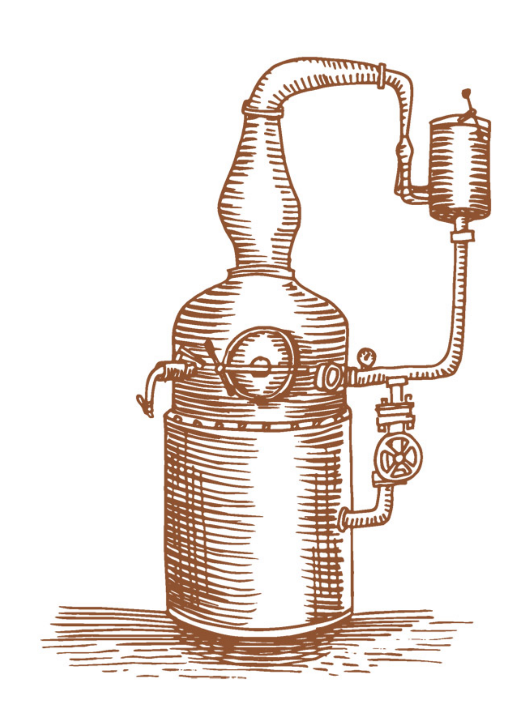


Dès que nous faisons allusion à l'alchimie, il semble qu'émergent quatre catégories d'individus :

1. Les purs, les vrais aspirants. Parmi eux, ceux qui aimeraient bien être initiés à ce grand art mystérieux et devenir des adeptes, mais qui ne savent pas comment s'y prendre pour ce faire ; et ceux qui, curieux de toute science et des expériences du passé, veulent comprendre le sens de la quête des anciens alchimistes.
2. Les profanes et les crédules, qui semblent tout disposés à comprendre ce que cela signifie, mais qui n'envisagent pas vraiment de s'investir dans cette recherche, sauf si cela peut leur rapporter quelque chose, ou donner du piment à leur existence qui leur paraît morose, quand ils pourraient si facilement la rendre riche et lumineuse.
3. Les imposteurs, les charlatans toujours prêts à exploiter les individus de la deuxième catégorie en se faisant passer auprès d'eux pour des initiés, voire des adeptes, ou les utopistes et les cupides qui ambitionnent de « faire de l'or » et qui, dans ce but, sont à l'affût de tous les procédés et de toutes les pratiques alchimiques.
4. Les matérialistes sceptiques enfin, qui rejettent en bloc tout ce qui ne s'intègre pas dans leur interprétation logique et rationnelle du monde et de la vie et pour qui l'alchimie s'apparente à une fausse science occulte et passéiste.

1. Carl Gustav Jung, *Psychologie et alchimie*, Buchet-Chastel, Paris, 1970.

Une science à part entière



À la fois science humaine et science naturelle, science spirituelle et science physique, l'alchimie repose sur un principe essentiel : **l'esprit peut agir sur la matière et la matière sur l'esprit**. Se pénétrant l'un l'autre, ils opèrent une mutuelle et constante transformation.

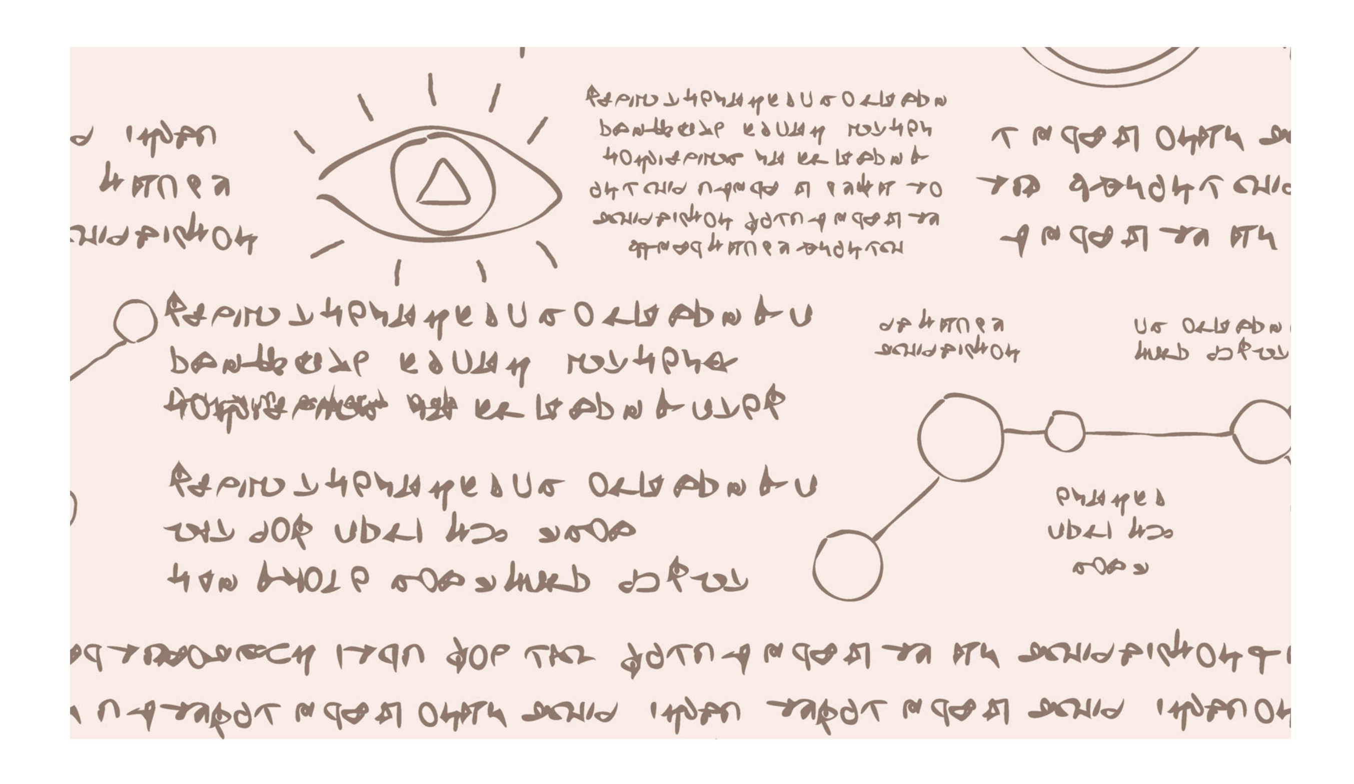
Ce principe va à l'encontre des grandes règles qui président aux sciences modernes, à la chimie notamment, qui, d'après ce qu'en disent les alchimistes, ne présenterait aucun lien direct avec l'alchimie. Selon eux, il s'agirait de deux conceptions totalement différentes de la nature. Mais rien n'est moins sûr à ce sujet. Nous verrons en effet que certains alchimistes, au fil de leurs travaux, et sans vraiment le vouloir, firent des découvertes scientifiques. Par exemple, l'alchimiste français Arnaud de Villeneuve (1245-1313) qui

réalisa la première distillation fractionnée et l'alchimiste flamand Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644) qui découvrit le gaz carbonique.

> « La distillation est une évaporation, à la suite généralement d'un chauffage, suivie de la condensation, par refroidissement, du gaz ainsi formé en liquide. Sa vertu est de fournir un liquide pur : ainsi la rosée et, ce qui revient au même, l'eau de fusion de givre d'un réfrigérateur sont de l'eau distillée. »[1]

1. Michel Serres et Nayla Farouki, *Le Trésor. Dictionnaire des sciences*, Flammarion, Paris, 1997.

Le secret des secrets



D'emblée, je dois souligner le rôle important que joue le secret, dans toute connaissance ou pratique alchimique. En effet, il s'agit de vous aider à comprendre l'esprit et la lettre de ce secret qui remonte à des temps très anciens, mais qui, vous en conviendrez avec moi, semble toujours et ô combien d'actualité. Ainsi, techniquement et pratiquement, je ne m'aventurerai pas dans des spéculations hasardeuses à propos de ce secret. Je ne vous entraînerai pas dans les allées complexes d'un véritable labyrinthe de concepts, de croyances, de recherches, de traités et de travaux rendus obscurs à dessein par leurs auteurs. Pourquoi, par-delà les siècles, les alchimistes entretiennent-ils ce culte voué au secret ? Pourquoi recouvrent-ils leurs travaux, leurs recherches,

leurs découvertes et les traités dans lesquels ils mettent tout cela noir sur blanc, d'un voile de mystères que seuls les initiés à ces mystères peuvent déchiffrer ? Peut-on traduire la langue complexe, les codes symboliques qu'ils emploient en langage clair ?



La pensée analogique

Je vous mentirais si je vous disais qu'une telle traduction est possible, que nous, profanes, nous pouvons jouer les Champollion de la langue alchimique. D'ailleurs, lorsque nous tentons de lire les hiéroglyphes des scribes de l'Égypte ancienne et de les traduire dans nos langues modernes, nous nous apercevons que nous n'en donnons qu'une interprétation partielle ou approximative. En effet, bien que traduite toujours selon le même procédé mis au point par l'illustre égyptologue Jean-François Champollion (1790-1832), une même inscription hiéroglyphique offre fréquemment plusieurs interprétations possibles, dès lors que nous faisons appel à la pensée analogique.

« Ainsi les hiéroglyphes ne sont pas, au réel, des métaphores. Ils expriment directement ce qu'ils veulent dire, mais le sens reste aussi profond, aussi complexe que pourrait l'être l'enseignement d'un objet (chaise, fleur, vautour), si l'on concevait tous les sens qui s'y rattachent. Mais par routine et par paresse, nous évitons cette pensée analogique, et désignons l'objet par un mot

qui n’exprime pour nous qu’une seule notion figée. »[1]

1. René Adolphe Schwaller de Lubicz, *Le Miracle égyptien*, Flammarion, Paris, 1963.

Les clefs de l'alchimie



Alors, me direz-vous, si l'alchimie semble bien s'imposer telle une science élitiste, si ce secret n'est réservé qu'aux seuls initiés, si leurs écrits demeurent aussi intraduisibles qu'incompréhensibles, pourquoi ce livre ? Qu'allons-nous y trouver de nouveau, d'intéressant, d'utile ? De nos jours en effet, malgré les informations foisonnantes mises à notre disposition, nous cherchons toujours des réponses à nos questions, des solutions à nos problèmes, le bonheur, l'harmonie, la paix, bref nous aspirons à trouver l'impossible. Cela démontre bien à quel point, dans un monde où les biens matériels ne réussissent pas à nous satisfaire, où trop d'idées reçues, de préjugés, de mauvaises habitudes nous divisent et nous éloignent les uns des autres, nous éprouvons un vif besoin de nous rassembler grâce aux qualités humaines que nous avons en commun, et qui nous rassemblent. Pourtant, nous peinons à exploiter de telles qualités comme il conviendrait que l'on nous en donne l'occasion. Bref, nous cherchons des clefs, et

quelque chose nous dit que l’alchimie, depuis le temps qu’elle existe, qu’elle subsiste, et en raison du voile de mystères qui l’entoure, en détient. Elle en détient en effet. Si nous en croyons un moine bénédictin adepte de l’art alchimique, nous pouvons même en dénombrer douze ! Cependant, il ne suffit pas de détenir ces clefs, encore faut-il trouver les portes qu’elles ouvrent…


Entrons dans
le vif-argent
du sujet

Naguère, nous disions couramment d'une personne à l'intelligence vive, au tempérament ardent, ou pourvue de qualités rares et/ou de talents d'une grande richesse : « C'est du vif-argent. » Devenue quelque peu désuète de nos jours, cette formulation ne s'en réfère pas moins à l'alchimie. Elle remonterait au XIIe siècle, à l'époque de l'éclosion d'une véritable pépinière d'alchimistes en Europe, et se prononçait alors *vivargent*. Toutefois, elle dériverait du terme latin beaucoup plus ancien *argentum vivum*, « argent vivant », attribué à Pline l'Ancien (Caius Plinius Secundus, 23-79), naturaliste romain. Plus tard, elle deviendra « argent vif », puis « vif-argent ». « Argent » quant à lui, issu du latin *argentum* désignant le métal bien connu, tiendrait son origine d'un *arguus* signifiant « éclat, blancheur », d'où viendrait le verbe *arguere*, « faire briller, éclairer », puis, au figuré, « démontrer, convaincre », que nous retrouvons dans les mots arguer, argument. Ainsi, nous comprenons comment, en raison de sa racine étymologique *arguus*, l'argent porte depuis longtemps le surnom « le brillant ».

Le Mercure des philosophes



Par ce biais, nous remontons directement aux sources historiques de l'alchimie. Pour les alchimistes, le Mercure (que j'écris ici avec une majuscule, pour le différencier du mercure chimique, respectant ainsi la tradition alchimique) constitue la matière première de tous les métaux, à partir de laquelle peuvent s'opérer leurs transmutations. Le secret de l'Azoth, ou Mercure des philosophes (autrement dit des alchimistes), se trouve probablement dans le nitrate d'argent (nous revenons au vif-argent), nommé primitivement azotate d'argent (qui signifie « sel de l'acide azotique »), et employé comme collyre.

L'AZOTH ET LE MERCURE

« "L'Azoth et le feu nettoient le Laiton, c'est-à-dire le lavent et lui enlèvent complètement sa noirceur."[1] Le laiton est un corps impur, l'azoth c'est l'argent-vif. »

« La matière première de la pierre philosophale est le Mercure des philosophes. On lui donne la propriété de transmuer en lui faisant subir diverses opérations durant lesquelles il change trois fois de couleur : de noir, il devient blanc, puis rouge. Il constitue l'élixir blanc ou petite pierre, qui change les métaux en argent. Rouge, il constitue la médecine ou élixir rouge ou grande pierre qui change les métaux en or. »[2]



1. Morienus, disciple de l'alchimiste alexandrin Stephanos et maître du prince Khalid qui vivait à Damas de 660 à 704 – in *Entretiens du roi Calid et du philosophe Morien*, Éditions de l'Échelle, Paris, 1977.

2. Albert Poisson, *Cinq traités d'alchimie des plus grands philosophes*, Hachette Livre - BNF, Paris, 2012.

Aux sources de l'alchimie en Égypte ancienne



Nous reviendrons sur le Mercure et l'argent utilisés dans la transmutation des métaux, mais pour le moment, fixons notre attention sur les liens existant entre le Mercure des philosophes, Hermès – le dieu de la mythologie grecque qui deviendra le Mercure des Romains – et Hermès Trismégiste ou Hermès l'Égyptien – un personnage mythique s'inspirant de Thot, une figure du panthéon des divinités de l'Égypte antique, symbolisant la sagesse, estimée comme le maître des hiéroglyphes, de la

médecine, du calendrier, de l’astrologie et de la magie, entre autres.

D’abord perçu tel le guide des âmes durant leur voyage au royaume des morts, Hermès devint peu à peu un guide spirituel à part entière. Il endossa aussi le rôle de maître des travaux entrepris sur la terre noire (voir ici), la *matiera prima*, que les adeptes ou initiés s’efforçaient de transmuter en or.

Thot, le dieu civilisateur de l'Égypte ancienne



Scribe divin venu du fond des âges, on ne sait d'où, voici Thot, figuré en Égypte par un homme à tête d'ibis, coiffé du disque lunaire. Le culte de Thot jouait un rôle si prépondérant chez le peuple égyptien que des millions d'ibis embaumés furent retrouvés dans des jarres en terre cuite et des tombes lors de fouilles archéologiques à Saqqarah. Durant la dynastie des Ptolémées qui régnèrent sur l'Égypte de 323 à 30 avant notre ère, et à partir d'Alexandrie, métropole commerciale et intellectuelle

qui étendra son influence sur tout le monde hellénistique, Thot se confondra de plus en plus avec Hermès, dieu grec des routes, des carrefours, des voyages, des échanges, des marchands, mais aussi des voleurs, et guide des âmes. Dès lors, le nouveau dieu Thot-Hermès hérite en quelque sorte de toute la mémoire de l'Égypte ancienne, de celle de la Grèce antique, mais également de croyances et de mystères qui circulaient en Orient en ces temps reculés. Il devient l'initiateur de la gnose ou connaissance véritable, et le maître de l'alchimie. Ainsi, depuis des siècles, les adeptes authentiques et puristes de ce grand art s'inspirent d'un texte fondateur attribué à Hermès Trismégiste : la *Table d'émeraude*.

LA TABLE D'ÉMERAUDE, PIERRE ANGULAIRE DE L'ALCHIMIE

La *Table d'émeraude* d'Hermès Trismégiste constitue en quelque sorte la bible des alchimistes. En tout et pour tout, ils s'y réfèrent. D'où vient-elle ? Dans son *Livre du secret de la Création*, Apollonius de Tyane, mage et savant grec du Ier siècle de notre ère, affirme avoir découvert dans le tombeau d'Hermès une tablette d'émeraude qu'il tenait entre ses mains. Voici la traduction du texte qui figurait gravé sur cette tablette, tel qu'il apparaît dans l'ouvrage de William Salmon, la *Bibliothèque des philosophes chimistes*, dont l'édition originale date de 1740[1] : « Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable.
Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir les miracles d'une seule chose.
Et de même que toutes choses sont sorties d'une chose par la pensée d'Un, de même toutes choses sont nées de cette chose par adaptation.
Son père est le Soleil, sa mère est la Lune, le vent l'a porté dans son ventre ; la terre est sa nourrice.
C'est le père de tout le Thélème [du grec ancien *thêlêma*, volonté] de l'Univers.
Sa puissance est sans bornes sur la terre.
Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel, et aussitôt redescend sur la terre, et il recueille la force des choses supérieures et inférieures.
Tu auras ainsi toute la gloire du monde, c'est pourquoi toute obscurité s'éloignera de toi.
C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.
C'est ainsi que le monde a été créé.
Voilà la source d'admirables adaptations indiquée ici.
C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, possédant les trois parties de la Philosophie universelle.
Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est complet. »



1. Hachette Livre - BNF, Paris, 2013.

Les origines sacrées des sciences

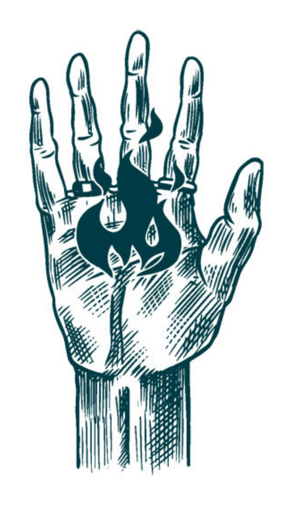
De nos jours, nous donnons volontiers du crédit aux découvertes scientifiques dès lors que nous pouvons en tirer des applications utilitaires. Notre soif de comprendre et de connaître les grands principes et les éléments de la vie et de la nature n'est plus empreinte d'émerveillement. Celui-ci a disparu au profit de notre volonté de maîtriser, de dominer et d'exploiter la nature, autant pour augmenter notre espérance de (sur)vie que notre confort et, désormais, nos profits. Ainsi, nous avons perdu en chemin toute perception spirituelle, magique, sacrée de la nature et de ses secrets.

L'alchimie quant à elle, dont les origines remontent à l'Antiquité, probablement plus loin encore dans le temps et l'histoire de l'humanité, si elle peut très bien s'envisager comme l'une des premières formes scientifiques de l'étude et de l'appréhension du monde physique et matériel, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'en demeurait pas moins imprégnée de fortes considérations d'ordre spirituel. Si nous en croyons les témoignages sur lesquels nous pouvons nous appuyer (tel celui de Fulcanelli, un alchimiste du début du XXe siècle resté anonyme, mais dont *Les Demeures philosophales*[1] s'avèrent être un exceptionnel ouvrage de référence), elle ne connut son apogée qu'à partir du XIIe siècle jusqu'à la Renaissance. Durant cette période va émerger une interprétation matérialiste et mécaniste de la vie, de la nature, du monde et de l'être humain. Ainsi, l'alchimie et les sciences modernes partagent les mêmes origines et puisent aux mêmes sources.

1. Éditions Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1965.



L’apprenti sorcier





Cependant, très rapidement, quelque chose d’important et de radical va les différencier et les dissocier. Jadis, les alchimistes, les astrologues et les mathématiciens, entre autres, nourrissaient un profond respect pour la Création au sens spirituel du terme. Ils s’initiaient les uns les autres à un art subtil, qui impliquait un sens profond et religieux du sacré. En d’autres termes, à l’instar des chamans, ils savaient qu’en repoussant les limites d’une appréhension spontanée et empirique du monde, ils manipulaient des formes, des forces, des énergies, qu’ils concevaient le plus souvent tels des esprits-formes ou des esprits-groupes, dont ils ne pouvaient contrôler les réactions qu’en prenant d’infinies précautions, et en se soumettant scrupuleusement à certaines règles.
L’alchimiste fut ainsi le premier apprenti sorcier, tel que nous nous le représentons aujourd’hui, capable de reproduire dans son laboratoire ce que la nature et la vie créent spontanément sous

nos yeux. Peu à peu, ses travaux lui permirent d'intervenir, d'interférer dans ce que nous attribuons désormais aux lois de la nature, de transformer la matière et de transmuter les métaux. Mais il n'œuvrait jamais sans s'en remettre à sa foi en un grand principe divin et unificateur qui, selon lui, se trouvait à l'origine de la création du monde, et dont il aspirait à comprendre l'unité première et ultime.

L'adepte du Grand Œuvre



En se conformant à des opérations qui, en ces temps reculés, pouvaient s'apparenter à la magie, mais qui faisaient déjà appel à la chimie, à la physique, aux mathématiques, à l'astronomie, et à bien d'autres sciences modernes, devenues l'apanage de spécialistes, et en agissant sous le sceau du secret, l'adepte de la science alchimique aspirait à accomplir le Grand Œuvre. Celui-ci consistait à atteindre un but unique, fabuleux, merveilleux, quasi divin : **trouver la pierre philosophale ou pierre des sages**, recherchée dès la plus haute Antiquité, quête ultime de l'exercice de l'art sacré.

Pour les alchimistes, cette pierre détenait la clef de toute vie et de la connaissance absolue, de la médecine universelle, de l'élixir de longue vie, de la source de la Lumière divine, de la perfection de la vraie sagesse. Cependant, pour comprendre les fondements de l'alchimie, et la quête de l'alchimiste, il faut y voir des considérations d'ordre plus spirituel que temporel.

L'adepte (du latin *adeptus*, « qui a atteint ») ne pouvait obtenir ou atteindre la pierre philosophale sans efforts éprouvants. Et tous

ses efforts avaient des répercussions immédiates, profondes sur sa personnalité. Pour lui, l'accomplissement du Grand Œuvre coïncidait presque toujours avec des métamorphoses se produisant dans son esprit et dans son âme. En reproduisant dans son laboratoire l'Œuvre de Dieu, l'alchimiste s'élevait jusqu'à Lui.

L'art sacré



En témoigne ce texte extrait d'un long traité d'alchimie et qui nous révèle les opérations que doit réaliser l'adepte pour reproduire en laboratoire la Création, telle qu'elle est décrite dans la Genèse de l'Ancien Testament. Il énumère une longue série de manipulations alchimiques. Et pour finir, l'auteur donne les précisions suivantes, sans lesquelles l'opération ne peut être accomplie : « Tombe à genoux avant d'entreprendre cette opération. Laisse tes yeux en être juges ; car c'est ainsi que fut créé le monde. » Puis il conclut en ces termes : « Par cela vous verrez clairement les secrets de Dieu, qui, pour le moment, vous sont cachés comme à un enfant. Vous comprendrez ce que Moïse a écrit de la Création ; vous verrez quelle sorte de corps Adam et Ève ont eu avant et après la Chute, ce qu'ont été le serpent, l'arbre, et quelle espèce de fruits ils mangèrent ; ce qu'est le paradis et où il se trouve, et dans quel corps les Justes seront ressuscités, non dans celui que nous avons reçu d'Adam, mais dans celui que nous avons obtenu par le

Saint-Esprit, c'est-à-dire dans un corps semblable à celui que notre sauveur a apporté du ciel. »[1] D'où nous pouvons une nouvelle fois affirmer que l'art sacré de l'alchimie se révèle avant tout une quête spirituelle, dont le but est d'atteindre la pierre philosophale.

ALCHIMISTES OU PHILOSOPHES ?

Au XVe siècle apparemment, le philosophe (du grec *philosophos*, « ami de la sagesse ») désignait l'auteur dont les écrits constituent les sources du savoir. Au XVIIe siècle, par extension, il désignera le savant, l'homme de science. Mais auparavant, au XIVe siècle semble-t-il, l'alchimiste, celui qui manipulait le corps naturel prêt à la trans-mutation ou corps philosophal, devint le philosophe qui pratiquait l'art philosophal, à la recherche de la pierre des philosophes ou pierre philosophale.

1. Abtala Jurain, *Hyle und Coahyl*, traduit de l'éthiopien en latin, puis du latin en allemand par Johannes Elis Müller, Hambourg, 1732 ; cité par Carl Gustav Jung dans *Psychologie et alchimie*, Buchet-Chastel, Paris, 1970.

Du mélange à l'élixir en passant par le secret



D'origine incertaine, le nom féminin alchimie pourrait dériver du grec *khêmia*, « magie noire », ou du copte[1] *chame*, « noir », désignant les Égyptiens réputés comme alchimistes, ou bien se rapportant au surnom donné à l'Égypte ancienne, « la Terre noire », en raison des limons du delta du Nil. Ou alors il dériverait de *khumeia*, « mélange », issu lui-même de *khumos*, « jus ». Toutefois, puisque ce nom fut introduit par les Arabes au XII[e] siècle sous la forme *'al-kîmiyâ* qui devint *alkimie* en France au XIII[e] siècle, supplantant ainsi le latin médiéval *alcheimia*, des érudits suggèrent que cette forme arabe tiendrait son origine de kama, mot signifiant « tenir secret », en arabe, et serait très proche par le sens de *'al-'iksîr* « élixir ».

Or, les alchimistes ont toujours porté un véritable culte au secret, et certains d'entre eux cherchèrent ardemment l'élixir de longue vie. Enfin, il faut souligner l'analogie avec un troisième mot d'origine arabe, qui joue aussi un rôle primordial en alchimie : alcool, *alcohol* en latin, emprunté à l'arabe *'al-kuhl*, « la poudre d'antimoine », qui donnera aussi *kohl*, puis khôl, un collyre fait de poudre d'antimoine et appliqué comme fard. Le collyre des alchimistes, c'est le Mercure (voir ci-dessus) ; l'élixir des alchimistes, le magistère (préparation alchimique aux vertus souveraines, tel l'élixir de longévité) ; et la poudre des alchimistes, la fameuse pierre philosophale.

1. Copte : langue d'origine sémite parlée et écrite en Égypte à partir du IIIe siècle après J.-C.

Les découvreurs



En s'enfermant dans le secret de leurs laboratoires, les alchimistes firent des découvertes. Toutefois, ils ne se consacraient jamais à leurs travaux pour faire de telles découvertes. Ils tombèrent dessus ou, plus exactement, elles se révélèrent à eux par hasard. La célèbre parole prononcée par Pablo Picasso (un peintre alchimiste, peut-être…) : « Je ne cherche pas. Je trouve ! » pourrait s'appliquer aux alchimistes. Ils trouvaient des trésors enfouis dans la matière, non en l'observant, en l'étudiant, en disséquant et en analysant des cadavres, mais en la pénétrant, en faisant corps avec elle. Et, surtout, en faisant appel à un principe honni par la science matérialiste et mécaniste : l'esprit ou l'âme de la matière. Aux yeux des alchimistes investis de tout leur être dans leurs travaux (au point que, si nous en croyons les commentaires, les

légendes, les fabuleuses histoires invérifiables qu'ils suscitèrent, certains d'entre eux auraient perdu la tête, tandis que d'autres auraient acquis une connaissance, une plénitude incomparable…), la matière sous toutes ses formes n'était pas inerte, mais vivante. Les plantes, les arbres, les animaux, les êtres humains bien sûr, mais aussi les pierres, les métaux, notre planète, les astres, tout ce qui semblait inerte et froid ou inaccessible dans la nature, avait une âme. Et pour eux, cela ne constituait pas une théorie, mais se révélait vrai, réel, à travers leur expérience directe avec la matière au sein de leurs laboratoires.

L'EXPÉRIENCE DIRECTE

« La connaissance acquise par l'étude des plantes et des animaux n'est nullement un substitut inférieur à un savoir purement scientifique : c'est la réalité. L'expérience directe est la seule manière d'acquérir une compréhension qui ne soit pas seulement intellectuelle, mais aussi intuitive et pratique et qui engage les sens et le cœur aussi bien que l'esprit rationnel. Les investigations scientifiques peuvent éclairer et enrichir ce savoir pratique direct, mais elles ne le remplacent pas – en fait, elles en dépendent. »[1]

1. Rupert Sheldrake, *L'Âme de la nature*, Éditions du Rocher, Monaco, 1992.

Le char de triomphe de l'antimoine

Ce titre pompeux est celui d'un traité écrit par un alchimiste légendaire : Basile Valentin. Objet de nombreuses controverses, le récit de sa vie, dont ne sait pas grand-chose en réalité, suscita les pires et les meilleurs commentaires au fil des siècles. Ce que l'on sait vraiment de lui se résume à son œuvre, dont son fameux traité publié à Paris en 1624. En voici le titre complet : *Les Douze Clefs de philosophie de frère Basile Valentin, religieux de l'ordre de Saint Benoist, traictant de la vraye medecine metallique. L'Azoth ou le moyen de faire l'or caché des philosophes*. La parution de son traité au début du XVIIe siècle ne signifie pas pour autant que l'alchimiste et moine bénédictin fut contemporain de ce siècle. Certains historiens de l'ésotérisme semblent plutôt signaler l'existence de l'alchimiste deux siècles plus tôt, en 1413, dans le monastère bénédictin d'Erfurt, en Allemagne.

De Basile Valentin à Basile Valentin



Quoi qu'il en soit, ces traités demeurent, et, puisque nous ne savons que peu de chose de sa biographie, nous pouvons nous demander si Basile Valentin était bien son nom. En effet, en remontant treize siècles en arrière, nous découvrons un autre Basile Valentin, né en Égypte vers le Ier siècle de notre ère, contemporain d'Apollonius de Tyane (voir ci-dessus). En ce temps-là, à Alexandrie notamment, « les creusets, les foyers, les mortiers, les hauts fourneaux, les alambics où se mêlent, se distillent, s'infusent et se transfusent tous les ciels, tous les dieux, tous les songes », foisonnaient. Bien que nous n'ayons aucune preuve à ce sujet, nous pouvons supposer que la naissance de son lointain

prédécesseur dans le berceau de l'alchimie du IIe siècle incita probablement le moine d'Erfurt a emprunté son nom. Parti d'Alexandrie pour Rome, puis converti très tôt au christianisme, il y vécut jusqu'à sa mort. Ses idées et conceptions originales y remportèrent un vif succès. Néanmoins, les chrétiens de la première heure ne virent pas d'un bon œil ni son discours ni son rayonnement. Ils inspirèrent l'esprit de la gnose, une doctrine qui invitait ses adeptes à chercher dans les splendeurs et les terreurs du ciel la réponse à notre propre dualité. « L'âme n'est pas immortelle par nature, disaient ces croyants, elle peut seulement le devenir. » Ainsi Basile Valentin recommandait-il à ses disciples : « Il faut vous partager la mort afin de l'épuiser, afin de la dissoudre, pour qu'en vous et par vous meure la mort. » Une formule que l'on pourrait attribuer à un alchimiste[1].

1. D'après Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*, Gallimard, Paris, 1973.

L’antimoine, une trouvaille alchimique

Pour ajouter au flou et aux mystères qui entourent la vie de Basile Valentin, l’alchimiste, nous devons encore faire le récit mythique de sa découverte de l’antimoine.
Les propriétés de l’oxyde naturel d’antimoine, surnommé valentinite, furent donc dévoilées, puis décrites par Basile Valentin. Cet élément se trouvant à mi-chemin entre les métaux et les non-métaux, nous lui attribuons une filiation avec l’azote. Il offre également de nombreuses analogies avec l’arsenic. S’il était jadis employé comme médicament vomitif et purgatif, on l’allie aujourd’hui à d’autres métaux pour les durcir. Or, selon la légende, lorsqu’il fit cette découverte, Basile Valentin l’expérimenta sur d’autres moines de sa congrégation à des fins médicinales. Cependant, ignorant encore les bons dosages de son remède, celui-ci fut cause du décès de quelques moines. D’où son nom d’antimoine… En réalité, il semble bien qu’antimoine, emprunté au latin médiéval *antimonium*, dériverait de la racine d’un mot arabe et d’un autre grec, désignant la poudre d’antimoine ou kôhl auquel j’ai déjà fait allusion. Ainsi, dans son traité des *Douze Clefs de la philosophie*, sa découverte d’un échantillon de poudre de projection, ou pierre philosophale, qu’il mentionne, correspond probablement à la poudre d’antimoine.

La pierre philosophale



Comment devenait-on alchimiste ? Exclusivement en étant initié par un maître à « l'art sacré de l'Égypte », comme le surnommaient les Grecs. Autrement dit, nul ne devint jamais adepte en lisant des traités réalisés par d'autres alchimistes. Il n'existait pas, et il n'existe toujours pas, de livre de recettes, si j'ose dire, ou de texte dévoilant une méthodologie de l'alchimie. Une fois encore, pourquoi les alchimistes faisaient-ils tant de mystère pour se transmettre leur savoir ? Probablement parce que la quête de tout véritable alchimiste n'est pas celle que nous croyons. Œuvrant seul dans son laboratoire, il ne cherchait pas à transmuter le plomb en or. Ses aspirations se révélaient bien plus hautes : entre autres, trouver la fameuse pierre philosophale, qui n'était pas réellement une pierre, mais plutôt une substance ou une poudre.

« La Pierre philosophale s'offre à nous sous la forme d'un corps cristallin, diaphane, rouge en masse, jaune après pulvérisation, lequel est dense et très fusible, quoique fixe à toute température, et dont les qualités propres le rendent incisif, ardent, pénétrant, irréductible et incalcinable. »[1]

1. Fulcanelli, *Les Demeures philosophales*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1965.

« La pierre qui porte le signe du soleil »



Cependant, les adeptes ne voyaient pas exclusivement dans cette pierre magique et merveilleuse qui fit couler tant d'encre, qui généra tant de légendes invraisemblables, un élément physique unique en son genre. Les travaux complexes, laborieux, mystérieux bien sûr, qu'ils entreprenaient dans le secret de leur laboratoire, constituaient le plus souvent un prétexte à trouver l'illumination. Ils voulaient donc être transportés dans un état de plénitude ou de béatitude relevant du mysticisme le plus pur et qui, par bien des aspects, ressemble au nirvâna que les bouddhistes recherchaient et recherchent encore de nos jours par la méditation (le *nirvâna*, nom sanscrit signifiant « extinction », coïncide avec un état de délivrance, d'illumination et de dissolution de l'ego, du moi individuel). Là encore, nous voyons à quel point leur quête se

révélait avant tout spirituelle. Ainsi, l’adepte aspirait d’une part à comprendre et sauver la nature en réalisant ses travaux, d’autre part à faire naître en lui-même le nouvel enfant, le nouvel être de lumière à la conscience éclairée par le soleil de la sagesse. D’où le surnom que les alchimistes donnaient à la pierre philosophale : « la pierre qui porte le signe du soleil ! »

L’alchimie, une affaire d’hommes ?

À une exception près (l’exception qui confirme la règle, probablement), parmi les adeptes dont nous trouvons trace dans le passé proche et lointain, les femmes semblent briller par leur absence. Pas de parité chez les alchimistes ? Mais si, bien sûr ! Il suffit de chercher pour trouver de très nombreuses femmes alchimistes dont la mémoire des historiens et des spécialistes de l’ésotérisme, des hommes pour la plupart, gomme les existences par convention ou par négligence. Citons entre autres exemples :

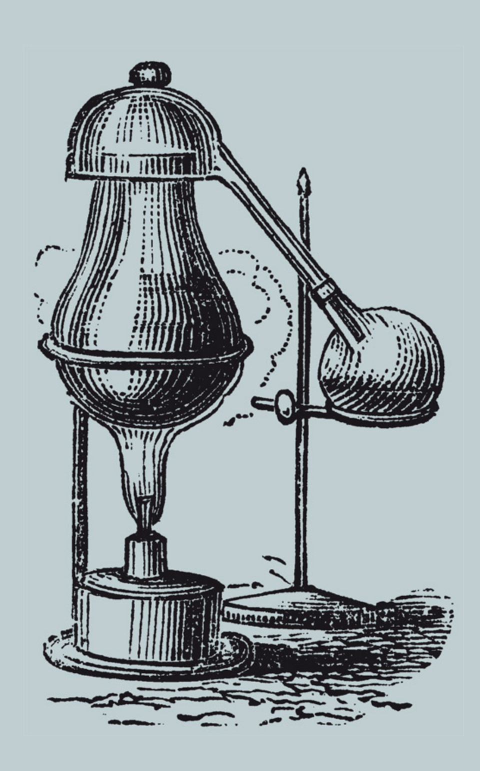
- **Les femmes adeptes d’Alexandrie :** Marie la Juive, Cléopâtre la Copte ;
- Les pythagoriciennes : Théano, Périctioné, Phintys, Melissa, Mya ;
- **D’autres s’apparentant au soufisme :** Fâtima, ‘A’isha, Râbi’a, Lallâ Mimûma ;
- **Les femmes alchimistes bouddhistes :** Laksmînkara, Sahayayofinî, Diêu Nhân…

Jadis en effet, certaines initiations étaient réservées exclusivement aux femmes. Ainsi, à Marie la Juive, estimée de nos jours être la première femme alchimiste d’Occident, qui vécut au IVe siècle de notre ère, on attribue l’invention du « bain-marie », utilisé par les alchimistes dans l’alambic.



L'ALAMBIC

L'*ambix* grec, qui signifie « vase », dérivant de l'*al-ambiq* arabe, sert à distiller des mélanges de liquides et de végétaux chauffés. S'il se présenta d'abord sous l'aspect d'un vase, au fil des temps, dans la veine de Marie la Juive, les alchimistes améliorèrent les fonctions de l'alambic, en ajoutant une gouttière dans le chapiteau en verre, en surélevant le produit chauffé au moyen d'un tuyau, puis en installant un autre tuyau pour évacuer les vapeurs condensées. Le tout portait le surnom d'alambic à serpentin. Sa taille et sa forme variaient selon les produits distillés par l'alchimiste. À partir du XIXe siècle, l'alambic fabriqué en cuivre, puis en métal inoxydable, de plus en plus grand, devient un outil employé dans diverses industries.



La symbolique féminine dans l'alchimie d'hier et d'aujourd'hui



Cependant, si, à partir du XIIe siècle, en Europe et en France, l'alchimie semble bien devenir une affaire d'hommes, il n'en reste pas moins que l'art du Grand Œuvre véhicule une symbolique à caractère féminin. Qu'on songe par exemple à la pierre philosophale, la matrice de toutes les pierres, selon les philosophes, la pierre primordiale par excellence. Les alchimistes voient en elle la quintessence de la médecine universelle, la « Pierre merveilleuse dont la confection et les effets dépassent les limites du temps et de la nature »[1]. Ou bien l'âme humaine reliée à l'âme du monde, qui exerce une ou des influences sur la matière. Selon la théorie de Carl Gustav Jung (1875-1961) en effet, il existerait dans l'âme des formes archétypiques qui influeraient sur toutes les fonctions corporelles, mais aussi sur le monde extérieur,

sur les atomes et les cellules, en quelque sorte. Selon lui toujours, toutes nos fonctions psychiques, celles de la conscience, de l'intellect, de la mémoire, etc., seraient sous l'emprise de complexes. Tandis que certains d'entre eux résulteraient d'acquis et d'expériences vécues, d'autres présenteraient des caractères innés et communs à tous les êtres humains. Ces complexes ordinaires, présents dans la psyché de n'importe quel individu, quelles que soient ses origines ou son époque, ce sont des archétypes.

> « Les archétypes créent entre autres des images similaires et ressemblantes dans l'esprit des peuples et des cultures les plus différentes. De même que tous les êtres humains, malgré leurs différences individuelles, se tiennent debout et possèdent deux yeux, un nez, etc., leur structure psychique détient aussi des éléments structuraux fondamentaux qui contribuent à la similitude relative de leurs activités psychiques. »[2]

1. *Dictionnaire historique de la magie et des sciences occultes*, Librairie générale française, Paris, 2006.

2. Marie-Louise von Franz, *Matière et psyché*, Albin Michel, Paris, 2002.

La résonance morphique

Une telle théorie trouve un écho ou un prolongement dans celle des « champs morphogénétiques » ou « champs de forme » révélée pour la première fois en 1910 par le biologiste russe Alexander Gurwitsch (1874-1954). Partisan passionné de cette théorie qu'il s'efforce d'étayer depuis de nombreuses années, le biochimiste anglais Rupert Sheldrake suppose l'existence dans la nature d'« une forme de mémoire permettant à travers le temps d'établir des liens directs entre les organismes du passé et ceux du présent, afin que chaque espèce minérale, végétale ou animale dispose d'une forme de mémoire collective de sa forme et de ses comportements ». Il a baptisé cet hypothétique transfert de mémoire « résonance morphique »[1]. Déjà, au XIe siècle, Avicenne (980-1037), médecin et philosophe (donc alchimiste) arabe, de son vrai nom Ibn Sina, Abu Ali al-Husayn ibn Abdallah, écrivait : « Même quand l'âme est constante et noble et qu'elle s'accorde aux principes, la matière du monde extérieur lui obéit et se trouve influencée par elle, et on percevra dans la matière du monde extérieur ce qui se forme dans l'âme. Cela se produit parce que l'âme humaine n'est pas prisonnière de la matière, mais qu'elle la gouverne. »[2] Ainsi, alchimistes ou non, par-delà les siècles, les grands esprits se rencontrent en percevant des aspects de la réalité qui nous échappent encore…

1. Rupert Sheldrake, *Science et pratiques spirituelles*, Guy Trédaniel éditeur, Paris, 2020.
2. Avicenne, *L'Âme humaine*, Presses universitaires de France, Paris, 2000.

Les chercheurs d’or

« Arrière tous les faux alchimistes qui prétendent que cette science divine n’a qu’un but : faire de l’or ou de l’argent ! » clame Paracelse (1493-1541 ; voir « Quelques alchimistes incontournables »). Cependant, malgré les études entreprises à ce sujet, la naissance, les origines et l’utilité (si toutefois elle en possède une) de l’alchimie demeurent toujours entourées des plus grands mystères. Perçue telle une science plus mythique que réelle, remontant à un passé aujourd’hui révolu, elle exerce toujours sur nous une fascination, mais nous la rangeons un peu trop hâtivement dans la catégorie des sciences occultes, résumant son objet au fait que l’alchimiste détenait parfois le pouvoir de transformer le plomb en or. Nous voulons croire sans trop y croire que cela fut ou serait possible. Dès lors, nous comprenons mieux pourquoi l’art hermétique, surnom de l’alchimie, ne pouvait être enseigné au premier venu. Il fallait, pour y accéder, être élu. Car celui qui parviendrait effectivement à transformer le plomb en or deviendrait l’homme le plus riche du monde, le plus puissant aussi.

Le (trop ?) beau roman de la vie de Nicolas Flamel (1330-1417 ou 1418)



Il s'agit sans doute du plus célèbre des alchimistes, mais aussi du plus ambigu et du plus controversé. Ainsi d'aucuns prétendent que son traité d'alchimie *Explication des figures hiéroglyphiques du cimetière des Saints-Innocents à Paris* ne fut écrit et édité qu'au XVIIe siècle, deux siècles après sa mort. Il n'empêche… l'histoire de sa vie, fictive ou réelle, vaut le détour. Pour ce qui nous intéresse, elle commence au temps où Nicolas Flamel exerçait le métier, très prisé en ce XIVe siècle, de « maistre » à écrire, autrement dit d'écrivain public, dans deux petites échoppes adossées au

mur de l'église paroissiale de la corporation des bouchers, Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris, dont ne subsiste aujourd'hui que la tour Saint-Jacques, rue de Rivoli. Du temps de Nicolas, une statue de saint Jacques le Majeur trônait, majestueuse, au sommet de la tour de l'église, entourée des animaux symboliques, figurant les quatre éléments chers aux alchimistes et aux astrologues : le taureau (la terre), le lion (le feu), l'aigle (l'air) et l'ange (l'eau). Ces éléments alchimiques, qui figurent encore sur l'arcane majeur du tarot divinatoire Le Monde, furent restaurés au XIXe siècle. Ce qui vaut aujourd'hui à la tour Saint-Jacques le surnom de Tour des alchimistes ou des astrologues.

Le rêve prémonitoire de Nicolas



Vivant honorablement de son métier d'écrivain public, Nicolas n'en présentait pas moins d'autres talents : ceux de peintre,

enlumineur, copiste. Il se montrait aussi très curieux de toutes les sciences. Jouissant de plus d'une situation confortable après son mariage avec une riche veuve, dame Pernelle, il exerçait aussi les fonctions de libraire. Néanmoins, il ne se doutait pas qu'un jour, son existence changerait du tout au tout à cause d'un songe dont il se souviendrait très précisément à son réveil. Dans son rêve, un ange lui remettait un livre pourvu d'une couverture de cuivre, sur laquelle se trouvait gravée et transcrite en lettres dorées une dédicace faite aux Juifs par Abraham le Juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe.

« Flamel, dit l'ange, vois ce livre auquel tu ne comprends rien : pour bien d'autres que toi, il resterait inintelligible ; mais tu y verras un jour ce que tout autre n'y pourrait voir. »

Puis l'ange et son livre disparurent comme par enchantement, tandis qu'à l'endroit-même où il se trouvait, Nicolas vit un véritable fleuve d'or surgir, dont les flots semblaient se perdre jusqu'à l'horizon. Il crut à son rêve, mais il ne comprenait pas bien comment trouver ce mystérieux livre. Quelques années passèrent avant qu'il ne déniche chez un bouquiniste ce fameux livre, dont la couverture de cuivre portait bien en dédicace gravée en lettres d'or l'inscription suivante : « Abraham, Juif, prince, prêtre lévite, astrologue et philosophe, à la nation des Juifs que l'ire de Dieu a dispersés dans les Gaules, salut ! »

À la recherche de son maître

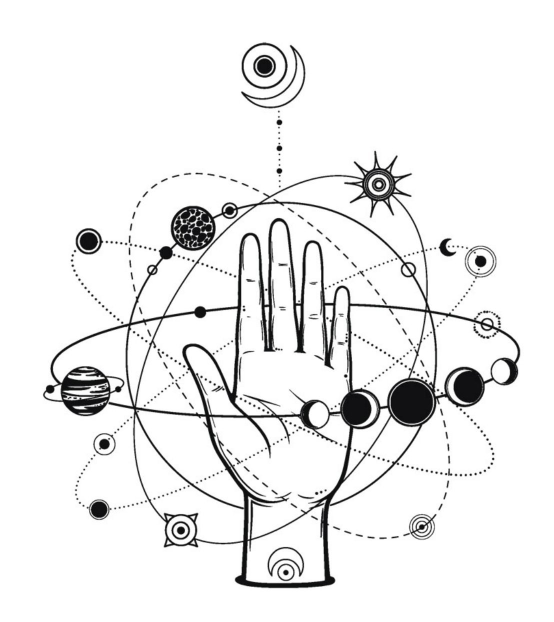
Or, bien que ce livre fût consacré à la transmutation des métaux et à la pierre philosophale, son contenu sembla des plus obscurs à Nicolas. Il lui fallut environ vingt et une années de lecture obstinée pour qu'il prît conscience qu'il ne comprendrait jamais son contenu tant qu'il n'aurait pas trouvé un maître pour l'initier à

l'art hermétique. Parti en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, il traversa les Pyrénées pour atteindre l'Espagne où il espérait bien rencontrer le maître qui lui permettrait de déchiffrer les textes obscurs contenus dans le livre d'Abraham le Juif. Après bien des mésaventures, il finit par rencontrer l'homme providentiel, un médecin juif exilé de France, pour qui l'art des philosophes et la kabbale n'avaient plus de mystère. De retour à Paris, accompagné de son maître qui le suivit afin de déchiffrer l'intégralité du livre d'Abraham le Juif, dont Nicolas ne gardait sur lui que quelques feuillets durant son pèlerinage, le maître et le disciple s'adonnèrent jour et nuit aux travaux alchimiques.

LES LETTRES, LES CHIFFRES ET LES MOTS DE LA KABBALE

On ne s'étonnera pas si l'origine étymologique de ce nom se trouve dans l'hébreu. *Qâbala* ou *qabbala*, et *kâaba*, selon les orthographes adoptées pour écrire son nom, dérivent de *qibbel*, mot hébreu désignant la Loi orale reçue par Moïse, et signifiant « tradition, révélation ». Le fait même que, initialement, la kabbale se transmet par la parole, et non par l'écrit, lui confère un aspect transmissible instantanément, une ouverture, une adaptation et une simultanéité aux événements et circonstances de la vie, que l'on ne peut trouver dans les textes écrits, figés une fois pour toutes. Ainsi, à propos de la kabbale, on peut résumer l'origine de son nom au sens de tradition ou de révélation, mais il faut toujours préciser que l'une et l'autre s'opèrent oralement et verbalement. Or par le jeu des combinaisons ou des transmutations des lettres et des chiffres du code de la kabbale, à partir desquelles se forment, par analogie, des noms et des nombres, le kabbaliste s'initie naturellement à une connaissance de la vie, de la nature et de la complexité des relations humaines.

D’où venait vraiment sa fortune ?



Ensuite, à partir de 1382, tandis que Nicolas passait le plus clair de son temps à œuvrer dans son laboratoire en compagnie de dame Pernelle et de maître Canchès, il se mit à acquérir, pour son compte personnel et en quantité, des maisons et des domaines dans Paris. Il fit aussi construire des chapelles, des hospices et consentit une importante dotation à l'hospice des Quinze-Vingts, fondé en 1264 par Saint Louis (1214-1270), à l'origine pour trois cents (quinze fois vingt) gentilshommes à qui les sarrasins avaient crevé les yeux en Terre sainte. Évidemment, si nous en croyons la rumeur publique de son temps, cette soudaine quantité d'argent, dont il sembla disposer longtemps pour acquérir tant de biens et faire toutes ces dotations, provenait de ses travaux d'alchimiste. Nul doute qu'il avait réussi à transmuter le plomb en or. De plus, du fait qu'il vécût jusqu'à un âge très avancé pour son époque (87 ou 88 ans) où l'espérance de vie ne dépassait pas 35 ou 36 ans en moyenne, on lui attribua la découverte de l'élixir de longue vie. Toutefois, si nul ne remet en question ses travaux d'alchimiste, nous pouvons douter des origines de sa fortune, que des historiens attribuent d'une part à ce que lui a légué son épouse après sa mort vers 1397, d'autre part à des tractations moins glorieuses. En effet, profitant des persécutions dont les riches marchands et usuriers juifs étaient victimes, contraints à l'exil pour la plupart, et se trouvant dépositaire de leurs biens, il les revendit à prix d'or après leur départ sans retour ou leur mort. Le roman de la vie de Nicolas Flamel illustre bien les voiles troubles et mystérieux qui entourent l'existence des alchimistes, parmi lesquels il faut trier le bon grain de l'ivraie.

La règle d'or des alchimistes



Souvenons-nous en effet que, selon les doctrines des alchimistes, cette puissance offerte par les richesses temporelles de ce monde, obtenue grâce au pouvoir exercé sur la matière de la transformer à volonté, n'était qu'un prétexte, un but extérieur, une sorte de challenge selon l'expression consacrée de nos jours. Car le concept de l'alchimie, et la règle d'or des alchimistes, je vous le rappelle, repose sur un principe commun et essentiel : **que l'esprit puisse agir sur la matière, et que la matière puisse agir sur l'esprit, qu'ils se pénètrent l'un l'autre et qu'ils opèrent ainsi une transmutation, une transformation profonde, une transcendance**. Ainsi, pour l'alchimiste, le fait d'agir sur la matière, de la triturer, d'étudier, d'analyser, puis de combiner ses éléments, exerçait une influence sur son état d'esprit, sa mentalité, ses pensées, son comportement. De même, les changements qui s'opéraient en lui pouvaient exercer une influence sur la matière, sur le monde physique, sur la réalité tangible, et modifier ainsi le cours de son

existence. Or, si nous en croyons les résultats des recherches et des études de certains historiens contemporains à propos de Nicolas Flamel, nous pouvons douter qu'il ait vraiment trouvé la pierre philosophale et saisi tout le sens du Grand Œuvre. À moins que l'adepte Nicolas ait lui-même brouillé les pistes de son vivant, de façon à préserver son secret, le cher secret des alchimistes…

De la pierre de lumière à la pierre de sagesse



Depuis plusieurs centaines de milliers d'années (peut-être plus de deux millions d'années, d'après les découvertes et spéculations récentes des archéologues et paléontologues) que nos ancêtres sillonnent la surface de la croûte terrestre, le ciel a dû leur « tomber » sur la tête plus d'une fois. Un peu partout sur terre, nous pouvons encore trouver des pierres météorites tombées du ciel. Et apparemment, c'est à partir de telles pierres que nos ancêtres forgèrent les premiers outils en fer. Tout laisse croire que, avant de devenir alchimiste, l'être humain fut forgeron et métallurgiste. Par exemple, en langue sumérienne, le mot AN-BAR, désignant le fer, se compose de deux signes pictographiques signifiant respectivement ciel (AN) et feu (BAR). Sous forme de foudre ou de météorites, le ciel tombait bien sur la tête de nos ancêtres. Mais il semble qu'ils surent tirer profit de ces catastrophes, puisque, partant de la pierre de lumière, nous aboutissons à la pierre de

sagesse ou philosophale, et à partir des travaux des forgerons et des métallurgistes, nous entrons finalement dans le laboratoire de l'alchimiste œuvrant à la transmutation des métaux.

L'alchimiste et le mythe de Prométhée



D'emblée, lorsque nous évoquons Prométhée, nous pensons à ce dieu qui fit don du feu aux êtres humains. Bien sûr, aux yeux des historiens réalistes et de la science matérialiste, il s'agit d'un mythe, puisque nous savons (ou croyons savoir, plus exactement) que nos ancêtres commencèrent à utiliser le feu il y a entre cinq cent mille ans et un million d'années.
Il n'empêche, nous aimons bien ce dieu grec et l'idée qu'il transgressa les lois de l'Olympe édictées par son oncle, Zeus, pour rendre service à l'humanité en lui restituant les bienfaits du feu.

> « Quelques-uns des Homo erectus [ancêtres de l'espèce humaine apparus sur terre il y a environ un million et demi d'années et qui

auraient disparu voici trois cent mille ans au profit de Homo sapiens] avaient bien maîtrisé l'usage du feu, à une époque que l'on peut situer au Pléistocène moyen [entre sept cent mille ans et un million trois cent mille ans]. »[1]

Prométhée, un dieu civilisateur

Cependant, d'après les récits de la mythologie grecque, Prométhée ne fit pas que rapporter le feu aux êtres humains. Il leur en apprit aussi l'usage. Et plus encore, il leur enseigna l'architecture, l'astronomie, les mathématiques, la navigation, la médecine, la métallurgie, entre autres. Ainsi, toujours d'après la légende mythique grecque, Zeus ne supportant plus la race tapageuse et dévoyée des êtres humains, et envisageant de la détruire, fut fort mécontent de les voir acquérir autant de sciences qui leur conféraient de plus en plus de pouvoirs. D'ailleurs à l'instar de Khnoum, le dieu créateur égyptien pourvu d'une tête de bélier, qui fit surgir les êtres vivants sur un tour de potier, Prométhée avait façonné les premiers hommes avec de la terre glaise. Et puis, à l'instar de Thot, il jouait lui aussi un rôle de dieu civilisateur, enseignant son savoir aux êtres humains.

Les maîtres du feu



Si l'on en croit la légende mythique, Prométhée trahit Zeus par deux fois, pour rendre service aux êtres humains, ses créatures. Une première fois en leur enseignant l'éradication ou la boucherie, et en leur permettant ainsi de consommer des morceaux de viande de bœuf détournés de leur consécration aux dieux ; une seconde fois en dérobant les semences du feu avec une torche qu'il alluma au char du soleil, feu que Zeus avait soustrait à la race humaine. Puis, redescendant sur terre, il donna de la braise incandescente aux êtres humains, qu'il avait pris soin de dissimuler au su et au vu de Zeus dans la tige creuse d'un fenouil géant. Ainsi, Prométhée, en restituant aux êtres humains les morceaux de viande qui leur revenaient ainsi que le feu que Zeus leur avait ôté, s'impose à nous en quelque sorte tel le dieu du cru (la viande) et du cuit (le feu), deux grands principes de l'alchimie. En effet, le feu joue un rôle primordial, essentiel en alchimie. On surnommera ainsi les alchimistes les maîtres du feu.

« L’alchimiste, comme le forgeron avant lui, est bien un “maître du feu”. Au moyen du feu, il opère le passage de la matière d’un état à un autre. En son temps, le potier qui, le premier, réussit, grâce à la braise, à durcir considérablement les “formes” données par lui à l’argile, dut éprouver l’ivresse d’un démiurge : il venait de découvrir un agent de transmutation. »[2]

L'ATHANOR ET LE FEU DE L'INITIÉ

Adepte, philosophe, initié, peu importe, « voici l'alchimiste dans son laboratoire. Ses gestes sont attentifs et savants ; à l'aide du soufflet il nourrit le feu sous la matière en cuisson. Il est entouré des simples instruments de son art. Il surveille l'athanor, le four du feu immortel [du grec *a-thanatos*], l'Œuvre de la Nature. »[3] S'inspirant de l'ange ou du génie de la mort, Thanatos, fils de la Nuit avec son frère Hypnos, le sommeil, les alchimistes nommèrent athanor leur four qu'ils percevaient tel l'œuf cosmique à l'origine de toute vie. Ils devaient en extraire l'esprit de vie plus fort que la mort. Quant au nom du feu qui brûle sous l'athanor, issu du latin *ignis*, « ce qui est inné, pur », il semble qu'il fut employé par les traducteurs de la Bible et les médecins pour traduire le grec *pur*, *puros*, que l'on retrouve aujourd'hui dans les mots pyrotechnie ou pyromane. On retrouve encore la racine latine *ignis* dans ignifugé, initiation ou inné. Cependant, le mot feu proviendrait du latin classique *focus*, « foyer où brûle le feu », qui donnera *foc*, puis *fou* dans la seconde moitié du Ier millénaire, pour aboutir à feu. Ainsi, c'est le feu du foyer familial que le langage populaire choisit pour désigner le feu sous toutes ses formes, non celui de la purification (*ignis*), qui implique une destruction. En effet, le feu qui brûle dans le foyer se révèle toujours sous un aspect bénéfique et réconfortant.



L'ESPRIT DU FEU ET LE SERPENT-DRAGON

La salamandre, animal métaphorique ou imaginaire, vit dans le feu. En tant que gardienne des flammes, elle figure le dragon, symbole de l'énergie primordiale, l'étincelle de vie, l'esprit du feu divin. L'alchimiste voit en elle la pierre incandescente de l'œuvre au rouge, un symbole du soufre incombustible, d'immortalité tel le Phénix qui renaît de ses cendres. Quant au serpent-dragon, le fameux serpent qui se mord la queue, selon l'expression commune que nous employons chaque fois que nous avons l'impression de « tourner en rond », de ne pas trouver de solution à un problème ou de revenir sans cesse au point de départ sans jamais pouvoir sortir de ce cercle infernal, il s'agit en réalité de l'*ouroboros*, un symbole universel représenté par un serpent enroulé sur lui-même et qui, effectivement, tient sa queue dans sa gueule. D'où son nom d'*ouroboros* qui, en égyptien, traduit de l'égyptien en grec qui signifiait « queue dans la bouche », et qui était fréquemment représenté par deux lions n'en faisant qu'un, deux têtes de lion ou de sphinx avec un corps unique, l'une tournée vers la droite, l'autre vers la gauche. Entre ces têtes apparaissait tantôt le disque solaire, tantôt l'ouroboros, le premier évoquant la renais-sance éternelle de la lumière qui renaît après son voyage nocturne, le second faisant allusion à la conscience qui se réveille après un long sommeil. Figure magique du temps cosmique dans l'Égypte ancienne, il évoquait l'auto-génération produite par les cycles vitaux, l'éternel retour, le renou-vellement perpétuel de la vie. Pour l'alchimiste d'hier et d'aujourd'hui, l'ouroboros est une représentation symbolique d'un processus se refermant sur lui-même et qui, durant le chauffage, l'évaporation, le refroidissement et la conden-sation d'un liquide, favorise l'affinage des substances.



1. André Leroi-Gourhan, *Dictionnaire de la préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, 1988.

2. Mircea Eliade, *Forgerons et alchimistes*, Flammarion, Paris, 1977.

3. Andrea Aromatico, *Alchimie, le grand secret*, Gallimard, Paris, 1996.


Quelques
alchimistes
incontournables



Voici, brièvement brossés, les portraits de quelques grandes figures de l'alchimie qui, au fil des siècles, et dans de nombreuses civilisations, ont œuvré à la recherche de l'ultime secret de la vie.



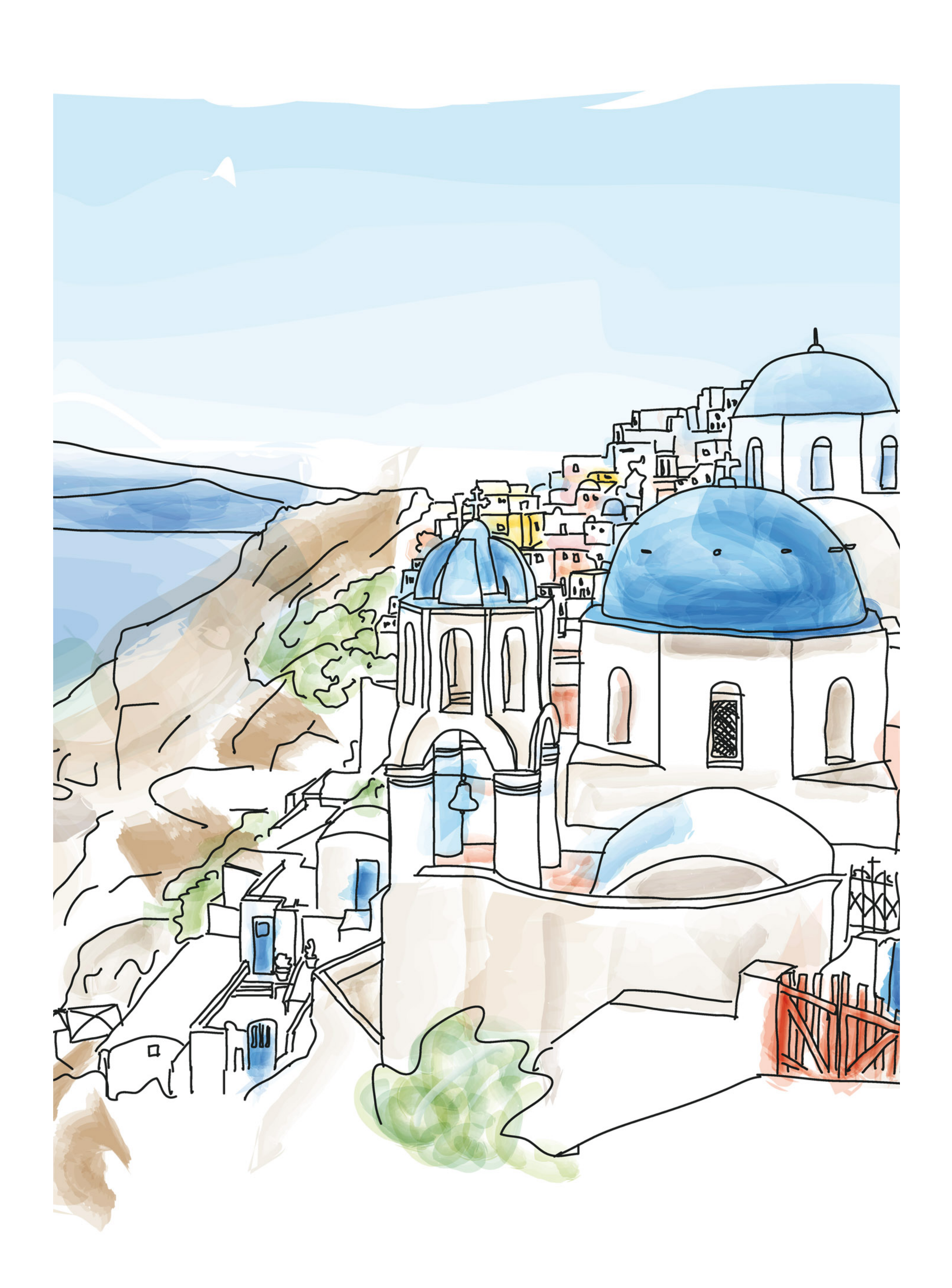
Ko Hong (IIIe siècle avant J.-C.)

Ko Hong, le premier d'entre eux, un alchimiste chinois, obtint, selon la coutume chinoise, l'appellation honorifique de Che K'iuan et le surnom de Pao P'ou-tseu. Il s'agissait d'un penseur taoïste de grande renommée, qui naquit en plein milieu du IVe siècle avant notre ère, et qui mourut vers 333. Si l'on peut situer historiquement l'existence de ce personnage, c'est tout simplement parce qu'il fut l'auteur d'un traité de magie et d'alchimie, venu jusqu'à nous, le *Pao P'ou-tseu*, qui lui valut son surnom. De naissance modeste, il réussit à s'élever dans la hiérarchie politique de son temps, obtenant ainsi un poste officiel – fait rare à cette époque – dans une province où l'alchimie connaissait déjà un essor considérable, et où il put se consacrer à ses travaux, qui s'inspiraient de ses méditations des textes taoïstes. Ko Hong n'aspirait pas à transformer le plomb en or, mais à fabriquer une substance magique pouvant rendre immortel celui ou celle qui l'absorberait.

« Ceux qui absorberont cette poudre d'immortalité, écrira-t-il, verront leurs cheveux blancs redevenir noirs, et repousser les dents qui leur manquaient ; la force qu'ils avaient perdue leur reviendra. Ceux qui prendront de cette drogue ne vieilliront plus,

les vieillards redeviendront jeunes et vivront éternellement. »[1]

1. Ko Hong, *Pao P'ou-tseu*, traduit du chinois en anglais par Joseph Needham, in *Science and Civilization in China*, Cambridge University Press, 1965 – cité par Mircea Eliade, Forgerons et alchimistes, Flammarion, Paris, 1977.



Zosime de Panopolis (Ve siècle)

Ainsi s'exprimait celui qu'il ne faut pas confondre avec le pape du même nom (qui occupa le trône de Saint-Pierre moins d'un an, en 418), qui sera aussi un saint. Zosime de Panopolis était un historien grec de la seconde moitié du ve siècle, dont l'œuvre témoigne de la décadence romaine, victime de la montée en puissance du christianisme, qui va devenir la religion politique que l'on sait. Mais ce fut aussi un alchimiste éminent, dont les travaux se situent au carrefour du Grand Œuvre accompli par les Égyptiens et les Grecs, et qui eurent un profond retentissement sur la mentalité, les croyances et les mœurs de l'Europe médiévale. Il accordait une importance capitale aux influences qu'exerçaient les astres et les constellations astrales sur les travaux exécutés par l'alchimiste. Selon lui, « les processus alchimiques ne se déroulent pas d'eux-mêmes mais adviennent uniquement au bon moment astrologique. Si je suis en train de travailler sur l'argent, disait-il, la lune, astre de l'argent, doit être dans la bonne position et, si je travaille sur le cuivre, Vénus doit être dans une certaine constellation, faute de quoi les travaux sur l'argent et le cuivre échoueront. […] L'alchimiste est celui qui doit, non seulement connaître la technique, mais aussi tenir compte des constellations. »[2]

« Si tu découvres mes trésors, laisse l'or à ceux qui veulent leur propre perte, mais ayant trouvé le moyen de comprendre les

caractères, tu rassembleras en peu de temps toutes les richesses. Au contraire, si tu prends seulement les richesses, tu iras à ta propre perte à cause de la jalousie des rois, et non seulement des rois, mais de tous les hommes. »[1]

1. Zosime de Panopolis, premier livre du *Compte final*, traduit du grec par André-Jacques Festugière, in *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, Les Belles Lettres, Paris, 1981.

2. Marie-Louise von Franz, *Alchimie*, La Fontaine de Pierre, Paris, 2000. Voir aussi *infra* « Astrologie et alchimie », page 68.

Avicenne (980-1037)



Grand philosophe (alchimiste) et mathématicien arabe, Abu Ali al-Husayn ibn Abdallah ibn Sina était aussi passé maître en géométrie et en médecine, pratiquant et enseignant l'art de guérir dès l'âge de 16 ans. Ainsi, la logique, la physique, la métaphysique, l'astronomie, l'astrologie, l'arithmétique, la musique, en plus de la médecine et de la géométrie, donc, n'eurent pas de secret pour lui. En cette période troublante, plus que troublée, que fut le passage du Ier ou IIe millénaire, ses travaux et son œuvre furent sans doute à l'origine d'un tournant dans l'histoire de l'humanité, dans l'appréhension du savoir et des sciences. Ainsi,

Avicenne demeure l’un des premiers savants à décrire très précisément le squelette de l’homme dans ses moindres détails. Il définit très clairement les symptômes de la méningite et se montre habile à détecter les tumeurs au cerveau, notamment en distinguant les hémisphères droit et gauche de celui-ci. Sa pharmacopée, d’une grande richesse, se composait de potions préparées avec beaucoup de soin et de précision. Elle pouvait soulager et guérir un grand nombre de maux.

Paracelse (1493-1541)



Theophrast Bombast von Hohenheim naquit en Suisse allemande, dans le canton de Zurich, d'un père médecin, professeur en science chimique (autrement dit, en alchimie, car c'est ainsi qu'on la nommait officiellement alors). Grand médecin et alchimiste à son tour, enseignant aussi ses connaissances dans les universités d'Europe, il eut une attitude totalement révolutionnaire en son temps, d'une part parce qu'il prit l'initiative de transmettre son savoir dans sa langue natale, en allemand, et non en latin, et d'autre part parce qu'il se vantait de pratiquer la médecine en se basant sur les travaux d'Hippocrate, et non de Gallien, comme c'était l'usage. C'est ainsi qu'on le surnomma le Luther de la médecine. Toutefois, l'œuvre de Paracelse, intitulée *La Grande Chirurgie*, composée de 15 volumes, ouvrit la voie à la médecine moderne homéopathique et allopathique. Il dénonçait avec force les « faux disciples » qui voulaient réduire l'art royal à la fabrication de l'or ou de l'argent. Pour lui, le seul but digne de l'alchimie était d'« extraire la quintessence des choses, préparer les arcanes, les

teintures, les élixirs capables de rendre à l'homme la santé perdue »[1]. Au sujet des arcanes, il écrivait encore : « Ils conservent le corps en bonne santé, chassent les maladies, éliminent les humeurs, préservent le corps de toutes les affections malsaines. »[2] Marchant dans ses pas, le médecin alchimiste belge Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644) qui emploiera pour la première fois le mot gaz, et qui découvrit le suc gastrique, utilisait les « médicaments ferments » de Paracelse afin de stimuler la force vitale de ses patients. De même, son contemporain britannique, le médecin Robert Fludd (1574-1637), devint un fervent admirateur de Paracelse. Grâce à ses travaux, l'alchimie devint un véritable terreau d'expérimentations pour la médecine.

1. D'après Michel Mourre, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Larousse-Bordas, Paris, 1996, et Claudine Brelet, *Médecines du monde*, Robert Laffont, Paris, 2002.

2. *Ibid.*


La nouvelle
alchimie



Chacun ou chacune de nous aspire à se distinguer de ses semblables, à s'illustrer par quelques caractéristiques ou activités singulières. La pratique de l'alchimie pourrait ainsi se révéler l'une d'elles. Certes, pour devenir un ou une véritable adepte ou philosophe digne de ce nom, il faut être initié aux principes et aux pratiques de l'alchimie par un maître. Toutefois, en dehors du fait qu'un tel maître ne se rencontre pas aisément et qu'il faut être tout particulièrement motivé pour le chercher et le trouver, de nos jours, avoir vocation de s'enfermer dans un laboratoire, afin de se mettre en quête de la pierre philosophale, semble de plus en plus rare, pour ne pas dire exceptionnel. D'ailleurs, nonobstant le culte du secret entretenu depuis des siècles par les alchimistes et qui inspire le respect, tant les travaux pour accéder au Grand Œuvre offrent de points communs avec les parcours initiatiques inhérents aux croyances pures qui furent les fondements de toutes les religions, nous pourrions peut-être envisager de nouvelles et profitables applications de l'alchimie. Le parallèle mis en lumière par Carl Gustav Jung et Marie-Louise von Franz entre la psychologie et l'alchimie est un bon exemple d'enseignements inédits que ces deux sciences nous offrent. Mais il en existe d'autres. Nous allons tenter de les répertorier et de voir ainsi, sinon où trouver et pratiquer l'alchimie aujourd'hui, du moins comment envisager une approche différente de l'art sacré dans le laboratoire de notre vie.

Astrologie et alchimie



Ne pouvant œuvrer dans son laboratoire sans faire appel aux esprits de la matière et des métaux qu'il transmutait, l'alchimiste, s'il en doutait d'emblée, ne pouvait pas ne pas s'apercevoir tôt ou

tard qu'il existe toujours un bon moment, un instant magique, en dehors duquel toute manipulation, distillation, transformation semble vaine. Aussi s'efforçait-il de faire coïncider une transmutation des métaux avec une bonne constellation astrologique. Prendre en considération une configuration astrale propice à tel ou tel travail au sein de son laboratoire relevait d'une croyance certaine dans les diverses influences qu'exercent les astres sur la matière. Il existe donc, depuis toujours, une relation étroite entre l'alchimie et l'astrologie, au point que de nombreux alchimistes étaient aussi astrologues, et vice versa :

- Le médecin – il fut le médecin personnel de Louise de Savoie (1476-1531), mère de François Ier (1494-1547) –, alchimiste, astrologue et écrivain allemand Corneille Agrippa (1486-1535), qui invoquait les esprits stellaires.
- Le prêtre, philosophe et alchimiste italien Marsile Ficin (1433-1499) et le philosophe et théologien, italien lui aussi, Giordano Bruno (1548-1600) qui se référaient aux influences astrales.
- Le mathématicien et physicien Jérôme Cardan (1501-1576) qui réalisa la toute première approche du calcul des probabilités.
- François Rabelais (1483 ou 1494-1553), l'auteur de *Gargantua*, qui reçut le même enseignement de médecine, d'alchimie et d'astrologie à l'université de Montpellier que Michel de Nostre-Dame dit Nostradamus (1503-1566), célèbre pour ses prophéties, mais qui fut aussi médecin, et plus précisément le médecin personnel du roi Charles IX (1550-1574).
- Le médecin et alchimiste suisse Paracelse (1493-1541).

Les liens étroits établis entre l'alchimie et l'astrologie se retrouvent encore dans les correspondances entre les astres et les métaux :

le Soleil est l'or, la Lune, l'argent ou le magnésium, Mercure, le vif-argent, Vénus, le cuivre, Mars, le fer, Jupiter l'étain et l'électron, Saturne, le plomb.

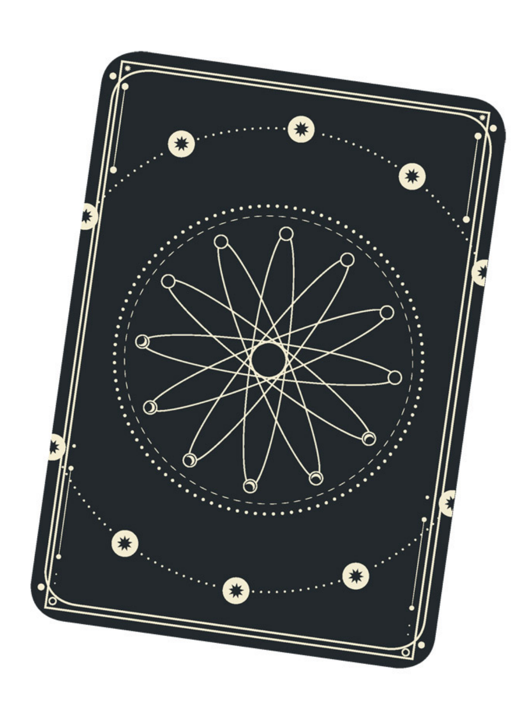
Le zodiaque, miroir vivant de la race humaine



Malgré le statut affligeant que nous attribuons depuis le XXe siècle à l'astrologie devenue un objet médiatique, soumise aux prévisions à l'emporte-pièce, établies par des logiciels informatiques et des tris aléatoires numériques, vendues à la petite semaine par des horoscopeurs et des horoscopeuses qui se copient les uns les autres pour vendre leurs camelotes astrales, elle n'en demeure pas moins toujours aussi intéressante pour la plupart d'entre nous.
Nous la traitons mal, par le mépris le plus souvent, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de penser qu'elle recèle et véhicule

un secret bien gardé, elle aussi. Le secret de notre destinée, peut-être…
À l'instar de sa sœur l'alchimie, elle détient un secret en effet, le même qu'elle en vérité : l'esprit et la matière ne font qu'un, et nous ne faisons qu'un avec cet un qui est tout ce que nous sommes, tout ce qui est.
Découvrons ensemble comment, à partir des quatre éléments et des sept astres, le zodiaque fut constitué ; et comment ce zodiaque (que nous pouvons consulter à tout instant pour savoir ce que nous sommes et où nous en sommes) équivaut au miroir vivant de toute la race humaine et de tout ce que nous savons de la vie, de la nature, de l'univers…

La roue céleste de l'harmonie



Aux quatre coins du monde visible et invisible sont disposés les quatre éléments constitutifs de la vie sur terre. Si vous posez le

vingt et unième arcane majeur du tarot divinatoire devant vous, vous vous trouverez face aux quatre figures symboliques de ces éléments :

- Le taureau en bas à gauche, représentant l'élément terre ;
- L'aigle en haut à droite, qui lui fait face, figurant l'élément opposé et complémentaire de l'élément terre, l'air ;
- Le lion, en bas à droite, symbolisant l'élément feu ;
- L'ange en haut à gauche, qui fait face au lion, incarnant l'élément opposé et complémentaire de l'élément feu, l'eau.

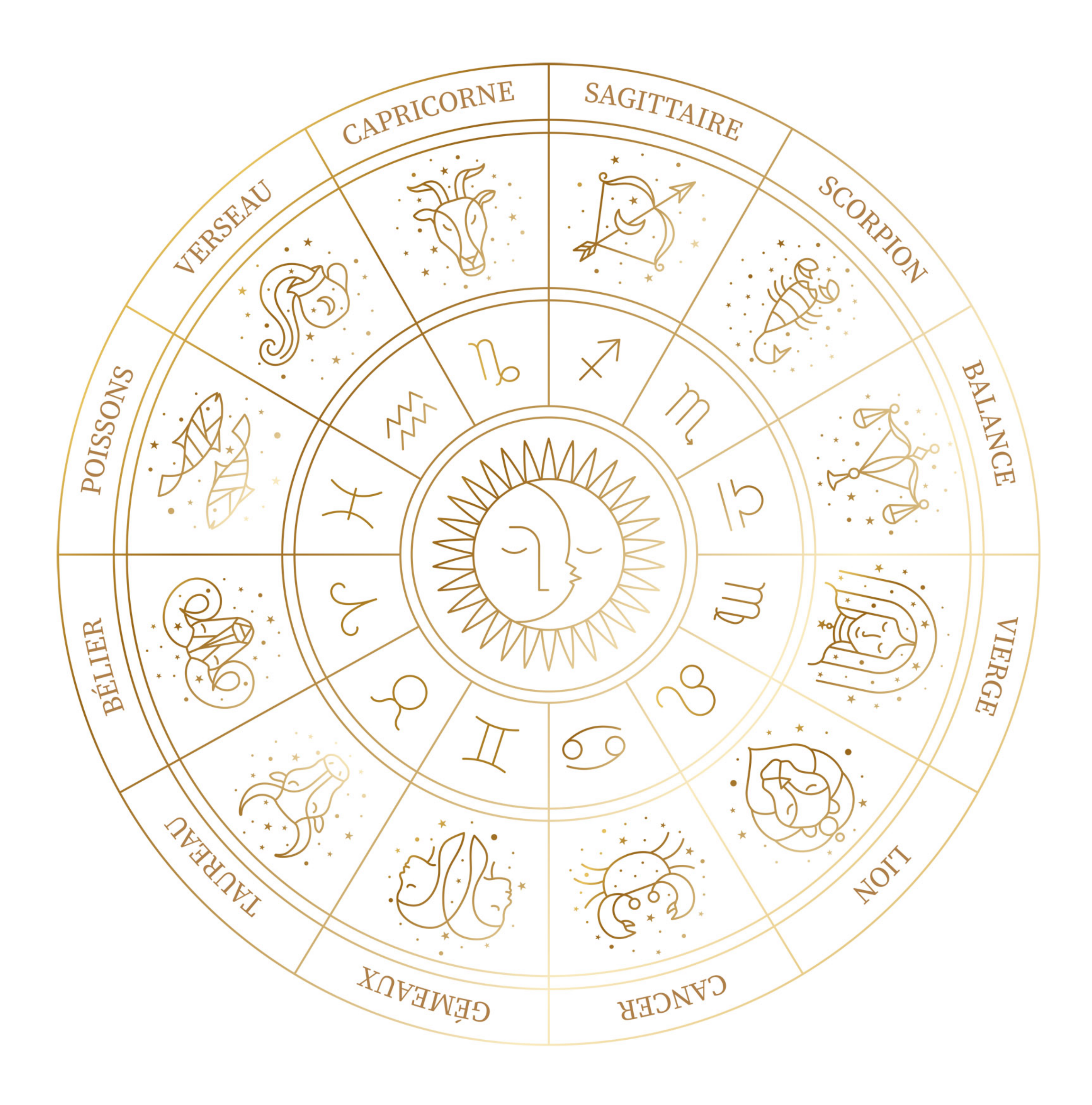
Au centre, dans une couronne de lauriers qui fait allusion au zodiaque, apparaît une femme nue debout sur un pied, danseuse ou funambule, incarnant quant à elle l'âme du monde qui danse pour atteindre ou rejoindre le monde des esprits, telle une chamane. Cet arcane du tarot évoque l'harmonie, la plénitude de l'être se laissant guider par l'âme du monde qui anime et régit les grandes forces de la nature.

L'alchimie du zodiaque

Quatre éléments et sept astres font ainsi vivre et tourner le monde en engendrant des mutations, des transformations perpétuelles, qui permettent à la vie et à toutes les formes de vie de se renouveler et de s'enrichir à tout instant. Fixons d'abord notre attention sur les quatre éléments : terre, air, feu et eau, et sur tout ce qu'ils nous révèlent, sur tout ce que nous leur attribuons depuis des millénaires, de vertus, de qualités, de mythes, de pouvoirs de création et de destruction.

En suivant le mouvement des étoiles dans le ciel et le rythme des saisons sur la Terre, les Anciens inventèrent le zodiaque, probablement vers trois mille ans avant notre ère, dans lequel s'intègrent les grands cycles de l'univers et de la nature. À chaque signe sa saison, à chaque saison ses signes. Les signes

astrologiques se suivent dans le zodiaque au rythme des cycles de la nature. Dans le zodiaque en effet, les douze signes astrologiques sont rassemblés trois par trois dans chacune des quatre saisons. Le Bélier, le Taureau et les Gémeaux, les trois signes du printemps, précèdent le Cancer, le Lion et la Vierge, ceux de l'été, suivis de la Balance, du Scorpion et du Sagittaire, signes de l'automne, auxquels succèdent le Capricorne, le Verseau et les Poissons, les signes de l'hiver.



Les quatre éléments primordiaux

Dans le zodiaque, les signes et les saisons sont également répartis trois par trois selon les quatre éléments primordiaux : l'air, le feu, la terre et l'eau. L'air domine le printemps, tandis que les trois signes maîtrisés par cet élément sont les Gémeaux, la Balance et le Verseau. Le feu règne en été, les trois signes qui lui sont alloués étant le Bélier, le Lion et le Sagittaire. L'automne ainsi

que les signes du Taureau, de la Vierge et du Capricorne se placent sous l'égide de l'élément terre. L'eau, qui gouverne les signes du Cancer, du Scorpion et des Poissons, exerce son emprise sur la dernière saison, l'hiver.

Les éléments et les états constituants de la matière

Les constituants fondamentaux de l'univers et les quatre éléments tels qu'ils apparaissent dans le zodiaque présentent des analogies avec les états de la matière définis par la science moderne : le feu, ou l'état incandescent, la terre, ou l'état solide, l'air, ou l'état gazeux, et l'eau, ou l'état liquide. Ils correspondent également aux quatre principes, chaud, sec, humide et froid, ainsi qu'aux quatre tempéraments, bilieux, nerveux, lymphatique et sanguin.

D'Hippocrate (médecin grec du Ve siècle avant J.-C.) à Ptolémée (astrologue, astronome, géographe et mathématicien grec du IIe siècle de notre ère), le grand principe des quatre éléments constitutifs du zodiaque et de leurs corrélations fut appliqué à la médecine et à l'astrologie. Selon ces correspondances, le feu combine le chaud et le sec (élément des signes du Bélier, du Lion et du Sagittaire), la terre amalgame le froid et le sec (élément des signes du Taureau, de la Vierge et du Capricorne), l'air se compose du chaud et de l'humide (élément des signes des Gémeaux, de la Balance et du Verseau), l'eau mélange le froid et l'humide (élément des signes du Cancer, du Scorpion et des Poissons).

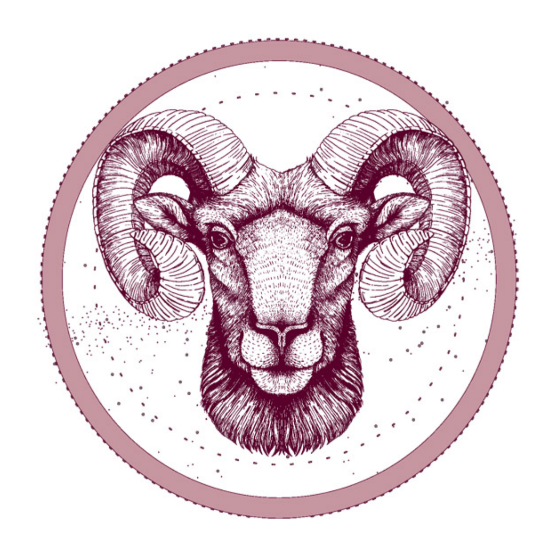
La première grille scientifique de représentation du monde

Le zodiaque, instrument de l'astrologue, tel qu'il fut inventé, élaboré, puis structuré, constitue bien une grille de lecture scientifique et mathématique d'une grande richesse, mise au point par des êtres visionnaires en des temps probablement plus reculés que ceux de l'Antiquité, pour rassembler et codifier leurs connaissances et leur interprétation du monde et de la vie. Pour en comprendre les fondements, il faut relever et souligner les analogies préexistantes entre chacune des quatre saisons de l'année et chacun des douze signes astrologiques, installés dans le zodiaque d'après une observation attentive des phénomènes et des cycles de la nature. Il s'agit là d'une véritable grille de lecture de l'alchimie de la vie et de la nature.

Le printemps

Saison de l'éclosion, de l'éveil, de la renaissance, du renouveau de la nature, le printemps est dominé par l'air. Sous l'effet du soleil réchauffant la terre et des jours d'une durée plus longue que celle des nuits, l'eau, dont la terre s'est imprégnée durant l'hiver, s'évapore, l'humidité disparaît peu à peu dans l'air qui s'allège et devient de plus en plus sec au fil des mois.

Bélier, premier signe de feu



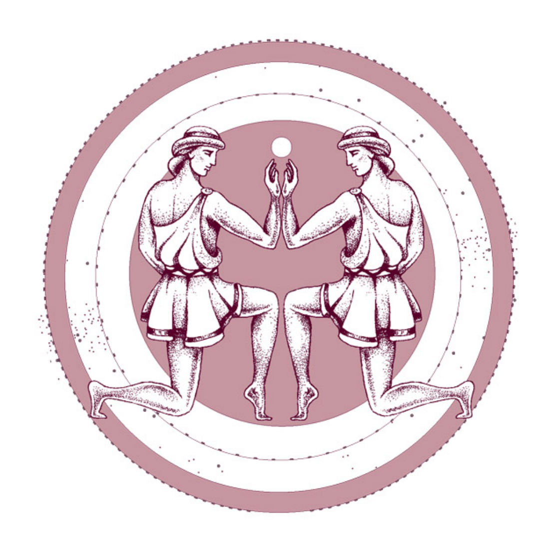
Dès l'apparition du premier signe du printemps et du zodiaque, le Bélier, qui est également le premier signe de feu, l'humidité commence à s'évaporer. Des bourgeons font leur apparition, d'autres s'ouvrent peu à peu, tandis que les tiges des herbes et des plantes se dressent, semblant surgir de la terre. Dans la nature, tout semble s'éveiller dans un unique élan vers la vie, vers le futur, vers la lumière. Pulsion, apparition, éclosion, voilà les maîtres mots du Bélier.

Taureau, premier signe de terre



Sous l’effet de l’air, de plus en plus chaud au fil des jours, la terre encore humide devient fertile. L’herbe et les plantes croissent, se nourrissant du sel de la terre et des premiers effets bénéfiques des rayons solaires. C’est l’ère de la procréation, de la fécondité, de la vie génitrice, saine et naturelle, propres au signe du Taureau, deuxième signe du printemps et du zodiaque.

Gémeaux, premier signe d'air



Dès l'instant où le Soleil entre dans ce troisième signe du zodiaque, le dernier du printemps, les jours semblent largement plus longs que les nuits. On approche du solstice d'été. Il fait doux. La légèreté de l'air, les soirées qui s'éternisent invitent à la flânerie. En cette période de l'année, la nature offre son grand spectacle de floraison, dont la richesse et la variété correspondent si bien au signe des Gémeaux.

L'été

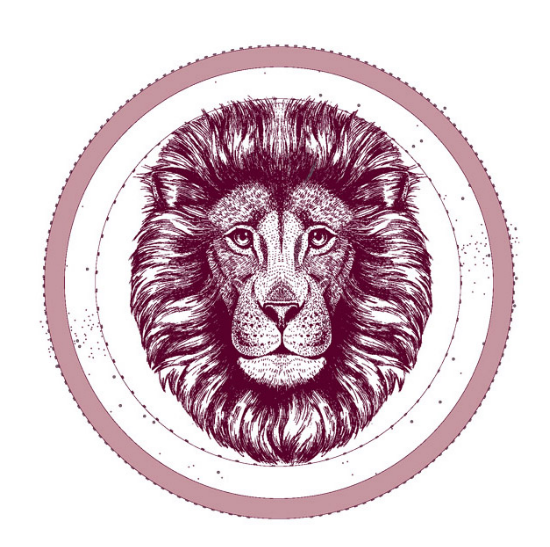
Son élément dominant est le feu. Au solstice d'été, le premier instant de cette saison, le soleil à son zénith coïncide avec le jour le plus long de l'année. Ses rayons bienfaisants vont favoriser le plein épanouissement de la nature et permettre à la terre d'offrir toutes ses richesses.

Le Cancer, premier signe d'eau



Désormais, la terre s'assèche peu à peu. L'eau de l'hiver s'est totalement évaporée. La terre a soif. Au contact des rayons solaires, de plus en plus puissants, les mers, les océans et les cours d'eau absorbent le feu du ciel, toute la surface des eaux qui recouvrent la Terre se réchauffe. La nature aspire à la fraîcheur, à la douceur, à l'osmose, autant de caractéristiques attribuées au signe du Cancer.

Le Lion, deuxième signe de feu



La terre est sèche, l'air brûlant. Les rayons ultraviolets, ou les feux du ciel tels que les percevaient nos ancêtres, redoublent d'intensité. Les fleurs et les fruits arrivés à maturité, gorgés de soleil, s'offrent à la cueillaison. La nature riche, prodigue, généreuse, où règne l'abondance, s'impose, incontournable, dominante, tandis que l'astre du jour parcourt le signe du Lion.

La Vierge, deuxième signe de terre



Déjà le soleil décline. Les jours raccourcissent. Depuis que les femmes et les hommes s'adonnent aux travaux des champs, ce moment de l'année correspond à la période où ils engrangent leurs récoltes. La terre reprend ses droits. Ils défrichent, élaguent, sarclent, labourent. Mais avant que l'agriculture et la civilisation apparaissent, la terre, en cette période de l'année, après avoir donné tous ses fruits, semblait aspirer au repos, donnant l'apparence d'une certaine sécheresse ou stérilité indispensable avant que la nature n'entre dans un nouveau cycle de fertilité. Ce stade de repliement sur soi de la nature répond à un ordre, à une nécessité vitale. Il accroît les facultés de dépouillement, de discernement, de prévoyance et la recherche de sécurité, toutes caractéristiques en analogie avec le signe de la Vierge.

LES CYCLES DU CHAUD ET DU FROID

De l'équinoxe de printemps, le 21 mars (à l'instant où le Soleil entre dans le signe du Bélier), à l'équinoxe d'automne, le 21 septembre (au moment précis où le Soleil pénètre dans le signe de la Balance), les jours sont plus longs que les nuits. Ensuite, le processus s'inverse. La Terre entre dans son cycle automnal, puis hivernal, durant lequel la durée des nuits augmente, jour après jour, jusqu'au solstice d'hiver, le 21 décembre, la nuit la plus longue de l'année. Ce rythme du chaud et du froid et cet équilibre entre eux sont essentiels à la vie sur la Terre.

L'automne

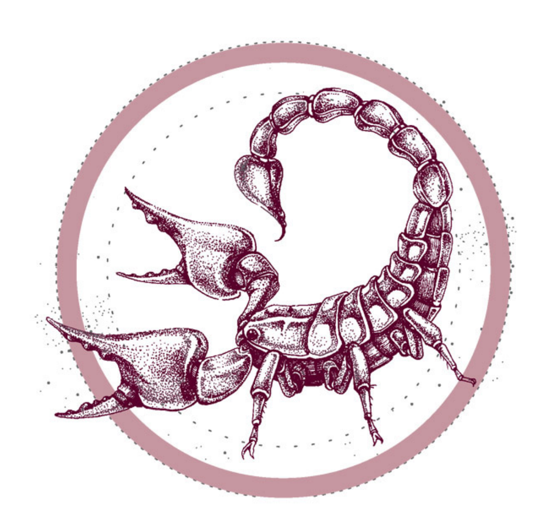
Son élément dominant est la terre. Le jour de l'équinoxe d'automne, la nuit reprend ses droits. La Terre s'éloigne du Soleil, son axe de rotation s'élargissant en cette période de l'année. Au fil des jours, il fait de plus en plus froid. L'humidité refait son apparition. La terre, relativement stérile à la fin de l'été, s'enveloppe d'un manteau de brumes et de brouillards de plus en plus dense jusqu'à ce que, peu à peu, dans l'humus, des sillons se creusent. Tout ce qui vient de la terre retourne à la terre selon un principe immuable, perpétuel, de la vie sur la Terre. Tout se passe comme si la terre s'autofécondait. En cette saison, elle entre dans une phase de fermentation, de régénération. Ses forces secrètes, ses ressources, les richesses dissimulées dans la glaise et la boue opèrent pour générer de nouvelles vies.

La Balance, deuxième signe d'air



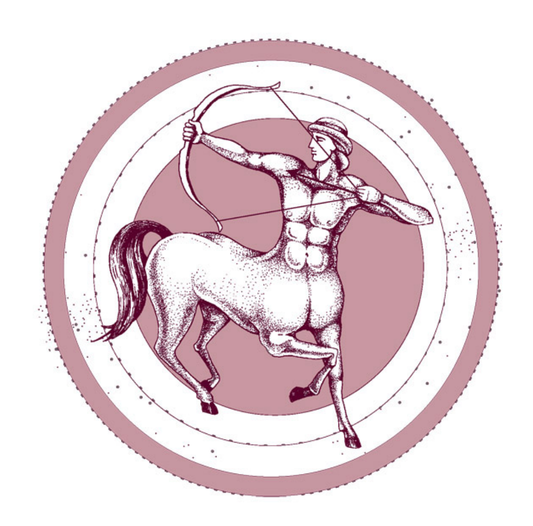
La nature entre dans une phase de transition douce. Elle balance entre les feux de l'été pas si lointains et la moiteur des prémices de l'automne. L'air sec s'humidifie un peu plus chaque jour. Tandis que la terre défrichée et labourée repose, on travaille à la juste répartition des fruits récoltés. Certains d'entre eux pourvoiront aux nécessités vitales, d'autres dont on extrait les pépins, les noyaux ou les graines ensemenceront la terre. Cette sélection et ce choix appartiennent à l'univers de la Balance. Toutefois, avant que l'homme travaille la terre, cette sélection s'opérait naturellement. Elle se produit toujours en cette période de l'année si l'on veut bien l'observer attentivement.

Le Scorpion, deuxième signe d'eau



Sous l'effet de la fraîcheur croissante, la nature se dépouille peu à peu de son manteau de verdure. Elle n'a d'autre choix que de se nourrir d'elle-même pour subsister. Elle sacrifie ses biens les plus précieux pour se régénérer. Pour récolter, il faut semer. Semer implique de sélectionner d'abord, de sacrifier ensuite la meilleure graine, le grain le plus précieux, pour se donner toutes les chances d'obtenir une récolte abondante. Ce sacrifice ultime, en vue d'un renouveau, appartient au signe du Scorpion.

Le Sagittaire, troisième signe de feu



La froidure fait ses premières vraies apparitions. Cependant, en son tréfonds, la terre a su conserver la quintessence des feux de l'été, dans la chaleur desquels le grain semé se love, puisant les éléments utiles à sa survie. Ces feux secrets, invisibles à la surface, constituent autant de promesses pour le futur. Désormais, le feu est contenu, intériorisé, ou entretenu, tel le feu de camp ou celui du foyer, autour duquel les hommes et les femmes se rassemblent pour se réchauffer à l'approche des frimas. Généreux, rassérénant, ravivant ou stimulant les énergies profondes, tel est le feu du signe du Sagittaire qui génère et rassemble.

L'hiver

Son élément dominant est l'eau. Dès le solstice d'hiver, la nuit la plus longue de l'année, sous l'effet de l'air froid persistant, la pluie se transforme en neige, l'humidité se cristallise, adoptant les formes du givre et du gel. C'est le règne de l'eau glacée qui imprègne et recouvre la terre, tandis que la graine enfouie sous elle se transforme en racine pour survivre. L'alchimie qui préside au

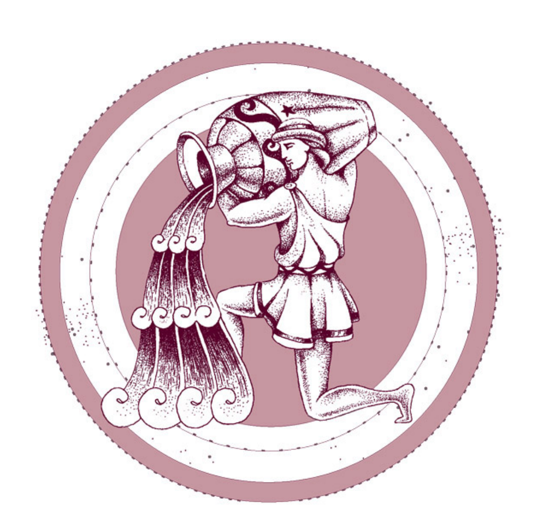
renouveau de la vie opère au plus profond, au plus secret de la terre.

Le Capricorne, troisième signe de terre



Le froid continue de descendre sur la terre, la pénètre, la gèle en surface, la durcit en profondeur. L'animal hiberne au fond de sa tanière. L'homme se réfugie dans son abri, dans sa maison. La graine se replie dans ses ultimes retranchements pour survivre au froid mortel. La nature, agressée par les basses températures, semble vivre sur la défensive. Cette attitude qui isole et contraint à ne compter que sur soi-même, c'est celle du signe du Capricorne.

Le Verseau, troisième signe d'air



Les vents froids balaient toujours la surface de la terre. Pourtant, les nuits raccourcissent, tandis que l'humidité froide commence à s'évaporer. Désormais, l'air est plus glacial que la terre. La graine ayant résisté au froid reprend vie et s'enracine en profondeur. Ce faisant, elle manifeste une autonomie grâce à laquelle, au printemps prochain, elle pourra surgir de la terre pour devenir une herbe, une plante, un arbre, une fleur ou un fruit. On reconnaît là l'expression de la quête de liberté et de la volonté d'indépendance du signe du Verseau.

Les Poissons, troisième signe d'eau



Tandis que les jours rallongent plus manifestement, la température extérieure augmente. Sous les effets bienfaisants du Soleil renaissant, les neiges et les glaces fondent, les eaux déferlent. La terre se gorge d'humidité. Les nappes phréatiques se reconstituent. Les sources, les rivières, les fleuves grossissent, débordent parfois. La terre humide est intensément réceptive. Les paysages se transforment. C'est l'ère des Poissons, des métamorphoses, de la communion et de l'exaltation des qualités sensibles de la nature d'où va bientôt surgir une nouvelle vie.

Éléments et tempéraments

Comme nous l'avons vu, il existe des analogies certaines entre les constituants de la matière, définis par la science d'aujourd'hui, et les éléments établis par nos ancêtres, créateurs du zodiaque, d'après une observation attentive de la nature : l'incandescent correspond au feu, le solide à la terre, le gazeux à l'air et le liquide à l'eau. Ils composent la matière et toutes les formes de vie que l'on trouve sur terre. À partir de chacun d'eux, quatre principes

fondamentaux, inhérents à la vie, et quatre tempéraments basiques, apparaissent : principe chaud et tempérament bilieux, principe sec et tempérament nerveux, principe humide et tempérament lymphatique, principe froid et tempérament sanguin. Toutefois, dans le zodiaque, chaque élément résulte d’une combinaison entre deux principes correspondant à deux tempéraments.

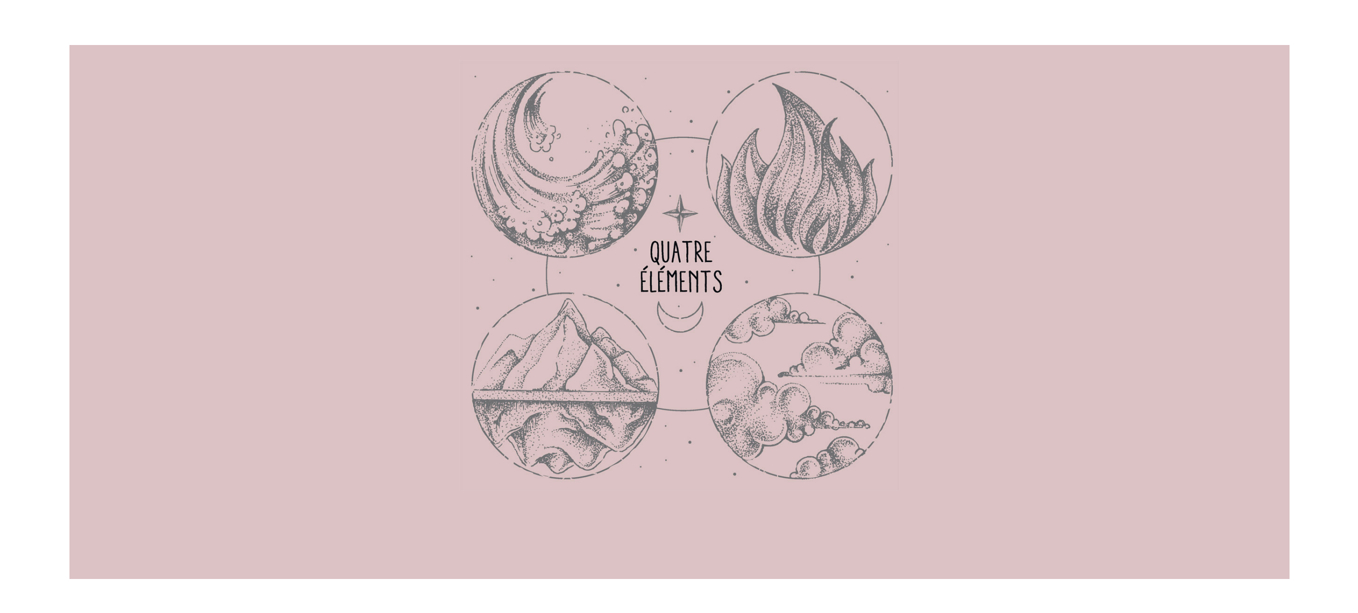
CORRESPONDANCES ENTRE LES ÉLÉMENTS ET LES TEMPÉRAMENTS

Le feu
• Son état : radiant.
• Ses principes : le chaud et le sec.
• Ses tempéraments : bilieux et nerveux.
• Sa couleur : le rouge qui tient sa nature du violet et de l'orangé.
• La couleur du chaud : l'orangé.

La terre
• Son état : solide.
• Ses principes : le froid et le sec.
• Ses tempéraments : sanguin et nerveux.
• Sa couleur : l'indigo qui tient sa nature du bleu et du violet.
• La couleur du sec : le violet.

L'air
• Son état : volatil.
• Ses principes : le chaud et l'humide.
• Ses tempéraments : bilieux et lymphatique.
• Sa couleur : le jaune qui tient sa nature de l'orangé et du vert.
• La couleur de l'humide : le vert.

L'eau
• Son état : liquide.
• Ses principes : le froid et l'humide.
• Ses tempéraments : sanguin et lymphatique.
• Sa couleur : le bleu qui tient sa nature du vert et de l'indigo.
• La couleur du froid : l'indigo.



Les tempéraments révélés par les signes du zodiaque



- Bélier, combinaison feu-air, révélant un tempérament bilieux et nerveux, mais aussi bilieux et lymphatique, avec une composante bilieuse très accentuée.
- Taureau, combinaison terre-air, indiquant un tempérament sanguin et nerveux d'une part, bilieux et lymphatique d'autre part.

- Gémeaux, combinaison air-air, avec une prédominance de cet élément, soulignant un fort tempérament à la fois bilieux et lymphatique.
- Cancer, combinaison eau-feu, révélant un tempérament contrasté, sanguin et lymphatique d'abord, bilieux et nerveux ensuite.
- Lion, combinaison feu-feu, avec une suprématie de cet élément, renforçant un tempérament également bilieux et nerveux.
- Vierge, combinaison terre-feu, correspondant à un tempérament sanguin et nerveux, puis bilieux et nerveux, autrement dit beaucoup plus nerveux qu'il n'y paraît.
- Balance, combinaison air-terre, indiquant un tempérament plus complexe qu'il ne semble, bilieux et lymphatique d'emblée, mais aussi sanguin et nerveux.
- Scorpion, combinaison eau-terre, révélant un tempérament sanguin et lymphatique, sanguin et nerveux, dont le caractère sanguin se trouve renforcé.
- Sagittaire, combinaison feu-terre, correspondant à un tempérament bilieux et nerveux d'une part, sanguin et nerveux d'autre part, avec une exaltation du caractère nerveux.
- Capricorne, combinaison terre-eau, indiquant un tempérament d'abord sanguin et nerveux, ensuite sanguin et lymphatique, mais doublement sanguin, à l'instar du natif ou de la native du Scorpion.
- Verseau, combinaison air-eau, dont le tempérament se révèle a priori bilieux et lymphatique, mais aussi sanguin et lymphatique, soulignant le caractère lymphatique de ce natif ou de cette native, trop souvent ignoré.

- Poissons, combinaison eau-eau, avec une suprématie de cet élément qui confère au natif ou à la native de ce signe un tempérament doublement sanguin et lymphatique.

Des métaux et des astres

Le plomb



Il correspond à Saturne et au violet. En Égypte antique, il se nommait *djehouty*, nom attribué parfois à Thot, le maître des écritures, des scribes et du temps, qui sera assimilé en Grèce tantôt à Hermès, pour tout ce qui ressortit à la parole, au langage, aux activités intellectuelles, tantôt à Cronos pour tout ce qui relève du savoir, de la sagesse et de la justice. À Rome, Cronos deviendra Saturne, qui se distinguera dès lors de Mercure, l'Hermès grec.

« Le plomb est un corps impur et imparfait, composé d'un Mercure impur, instable, terrestre, pulvérulent, légèrement blanc à l'extérieur, rouge à l'intérieur. Son Soufre est semblable et de plus combustible. Il manque

au plomb la pureté, la fixité, la couleur ; il n'est pas assez cuit. »[1]

L'étain



Il correspond à Jupiter et à l'indigo. Des miroirs de bronze retrouvés en Égypte résultent d'un alliage de cuivre et d'étain. Si nous doutons encore de l'origine égyptienne de l'alchimie telle qu'elle se pratique encore de nos jours (en secret, évidemment), demandons-nous comment les Égyptiens, qui ne disposaient d'aucun gisement d'étain dans leur vaste pays, réalisèrent de tels alliages pour créer du bronze…

« L'étain est un corps pur, imparfait, composé d'un Mercure pur, fixe et volatil, brillant, blanc à l'extérieur, rouge à l'intérieur. Son Soufre a les mêmes qualités. Il manque

seulement à l'étain d'être un peu plus cuit et digéré. »

Le fer



Il correspond à Mars, Seth le guerrier en Égypte ancienne, Arès le dieu de la guerre en Grèce, et au rouge. Nous savons aujourd'hui que celle que nous surnommons la planète rouge en raison de l'oxyde de fer que l'on trouverait en grande quantité sur les roches de cet astre, les Égyptiens la nommaient déjà l'Horus rouge, autrement dit le Lointain rouge, qui était pourtant le frère ennemi de Seth.

« Le fer est un corps impur, imparfait, composé d'un Mercure impur, trop fixe, contenant des parties terreuses combustibles, blanc et rouge, mais sans

éclat. Il lui manque la fusibilité, la pureté, le poids ; il contient trop de Soufre impur et de parties terreuses combustibles. »

Le cuivre



Il correspond à Vénus, l'étoile du Berger, surnommée encore l'étoile du soir ou l'étoile du matin, du fait qu'elle est la première à apparaître dans le ciel le soir, et la dernière à disparaître au matin. Déesse de l'amour, de la joie, de la musique, Hathor fut l'inspiratrice de l'Aphrodite des Grecs et de la Vénus des Romains. Les anciens Égyptiens voyaient en elle une divinité de la passion amoureuse et de l'attirance charnelle entre les êtres (nous parlerions aujourd'hui d'éros ou de libido), si bien qu'elle devint celle qui favorisait le renouvellement perpétuel de toutes les formes de vie sur la Terre. Voyant encore en elle la protectrice des gisements de cuivre, de turquoise, de malachite et de lapis-lazuli, ils la surnommaient la déesse bleue.

« Le cuivre est un métal impur et imparfait, composé d'un Mercure impur, instable, terrestre, combustible, rouge, sans éclat. De même pour son Soufre. Il manque au cuivre la fixité, la pureté, le poids. Il contient trop de couleur impure et de parties terreuses incombustibles. »

Le mercure



Sans surprise, il correspond à Mercure, planète dont la nature et les qualités s'inspirent de Thot, la divinité initiatrice et civilisatrice de l'Égypte ancienne, qui, en Grèce, sous les traits d'Hermès, jouera le rôle de messager des dieux auprès des hommes. Celui-ci deviendra aussi le maître des échanges intellectuels et commerciaux, des routes et des carrefours, de l'intelligence et de l'éloquence.

« Les deux principes Mercure et Soufre ont donné naissance à tous les métaux et à tous les minéraux dont il existe pourtant un grand nombre d'espèces différentes. »

L'argent

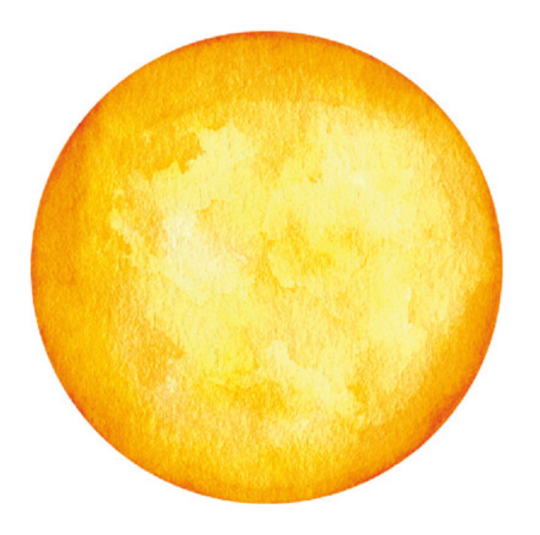


Il correspond à la Lune et au blanc, dont la couleur résulterait du reflet du scintillement de l'astre de la nuit, selon les Égyptiens. Le représentant sous l'aspect de Khonsou, un enfant divin au crâne rasé, qui porte sur la tête, dans une coiffe en forme de croissant ou de barque céleste, un disque figurant la pleine lune, les Égyptiens de l'Antiquité lui attribuaient des pouvoirs de guérisseur, de protection contre les maladies, mais aussi le pouvoir de les provoquer. Devenue Artémis en Grèce, déesse mère de la fécondité, de la végétation et des animaux, cette figure de l'astre s'imposa telle la divinité de la féminité par excellence. Elle apparaît finalement sous les traits de Diane à Rome, telle la

déesse des magiciennes, de la nuit, des étoiles et, bien sûr, de la Lune.

> « L'Argent est un corps pur, presque parfait, composé d'un Mercure pur, presque fixe, brillant, blanc. Son Soufre a les mêmes qualités. Il ne manque à l'argent qu'un peu plus de fixité, de couleur et de poids. »

L'or



Il correspond au Soleil et à la couleur jaune-orangé. Métal à l'éclat brillant et inoxydable, autrement dit ne s'altérant jamais sous l'effet de l'air ou combiné avec de l'oxygène – contrairement au fer dont on trouve de l'oxyde sous forme de rouille ou au cuivre, sous forme de vert-de-gris –, l'or, « par sa couleur et en tant que métal précieux, a toujours été attribué au soleil, dans le système

symbolique planétaire ; il est généralement associé à l'incorruptibilité et à l'immortalité. Il fait donc figure d'immortel : c'est un élément transcendant, représentant des valeurs psychologiques indestructibles, car il survit à l'existence éphémère. »[2]

En Égypte antique, la divinité solaire par excellence, Râ ou Rê, le dieu des dieux, symbolise la source de vie, la lumière bien sûr, la clairvoyance et la connaissance. Hélios, la divinité solaire grecque, tient son nom de Héliopolis, la ville du soleil, Iounou en égyptien, d'où dérivera tout simplement le latin *sol*, « soleil ».

« L'Or est un corps parfait composé d'un Mercure pur, fixe, brillant, rouge et d'un Soufre pur, fixe, rouge, non combustible. L'Or est parfait. Tout alchimiste doit tenir compte de ce qui précède. »[3]

1. Cette citation comme les suivantes sont extraites du *Miroir d'alchimie* de Roger Bacon (1214-1294), moine franciscain, mathématicien, astrologue et alchimiste anglais, cité par Albert Poisson, *Cinq traités d'alchimie des plus grands philosophes*, Hachette Livre - BNF, Paris, 2012.

2. Marie-Louise von Franz, *L'Interprétation des contes de fées*, La Fontaine de Pierre, Paris, 1978.

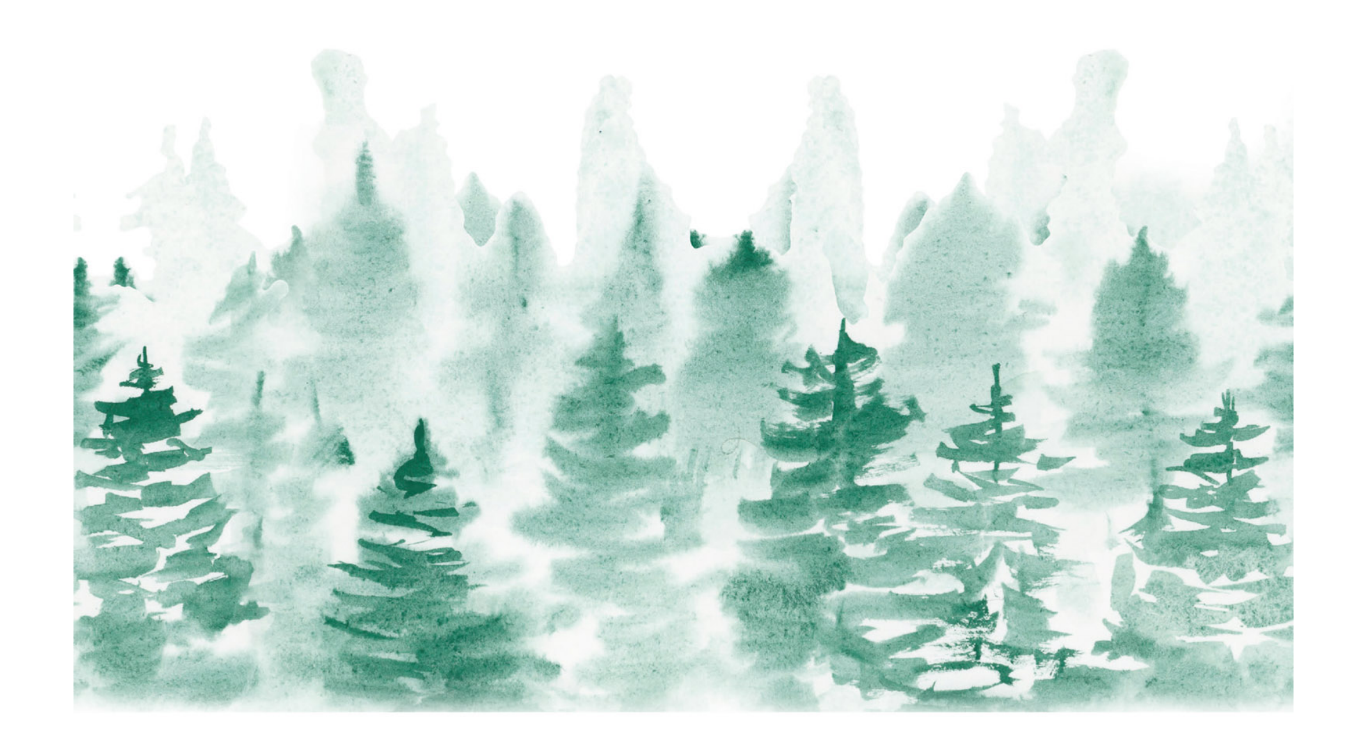
3. Extrait du *Miroir d'alchimie* de Roger Bacon, cité par Albert Poisson, *Cinq traités d'alchimie des plus grands philosophes*, Hachette Livre - BNF, Paris, 2012.

La terre et la Terre, la matière et la planète



Bien qu'elle ne figure nulle part dans le zodiaque, au centre de celui-ci se trouve évidemment la Terre, notre planète, à laquelle nous attribuons le même nom qu'à la glaise, à l'humus, à la tourbe, la terre, la matière friable, fertile et nourricière. Sauvage ou cultivée, la terre, élément vital, donne tout et reprend tout. **Tout vient de la terre et tout retourne à la terre**. La Terre, c'est le nom que nous avons donné à notre planète, en y ajoutant un T majuscule, pour différencier son nom de celui de l'élément primordial sur lequel nous marchons et qui nous nourrit. Car la terre est avant tout nourricière. Avant que l'on nous enseigne comment le cultiver ou que nous le découvrions par nous-mêmes, le grand jardin de la nature nous offrait déjà abondance de nourritures sous forme de fruits, de graines, de plantes et, plus tard probablement, d'espèces animales. Mais nos ancêtres savaient

mieux que nous qu'il faut savoir donner à la terre autant qu'elle nous donne, et que nous ne pouvons concevoir la terre sans la Terre, la matière et l'astre ne faisant qu'une. Ainsi, dans leur esprit, la matière et l'astre se confondaient dans l'image d'une divinité unique, une déesse mère qui, bien qu'elle revêtît des apparences multiples et variées selon les croyances, les cultures et les civilisations, fut toujours et partout identique.



Le grand principe féminin

La terre, matière primordiale dont toute vie semble issue, qui donne et reprend la vie, la terre sauvage ou cultivée, indomptable ou apprivoisée, féconde ou stérile, devint ainsi le grand principe féminin opposé au ciel, le grand principe masculin.
Dans le zodiaque, l'axe formé par les signes du Taureau et du Scorpion correspond au grand principe féminin faisant face et

s’opposant au grand principe masculin, son pôle complémentaire. Par exemple, le signe du Taureau coïncide avec l’apparition de la vie végétale, tandis que le signe du Scorpion se trouve en concordance avec celle de la vie animale sur notre planète. Le double aspect positif et négatif de la terre réside paradoxalement en ceci qu’elle est généreuse et féconde, qu’elle produit une grande variété de plantes et de fruits.
Avec elle et en elle, tout se transforme, puisque les graines issues des plantes et des fruits, retournent à la terre, l’ensemencent, pour qu’elle donne de nouvelles plantes et de nouveaux fruits. Mais d’autre part, le fait même que tout retourne à la terre implique qu’elle règne sur un principe vital et fatal sans lequel toute vie sur la Terre ne serait plus possible, et c’est là son aspect négatif, obscur, maléfique. En effet, à l’instar de la graine produite par la plante ou le fruit, l’être humain décédé, réduit à l’état de cadavre, ne retourne-t-il pas à la terre ? « Nu je suis sorti du sein maternel ; nu j’y retournerai, dit Job » (I, 21). Dès lors, pour nos ancêtres, il parut logique que le royaume des morts se trouvât sous la terre, dans le sous-sol, dans les mondes souterrains où se manifestent les forces obscures, les ombres souvent associées à la décomposition et à la putréfaction. Toutefois, le sous-sol se révélant aussi le lieu de la fécondation et de la germination, l’espoir en une renaissance, en une résurrection, semble toujours possible.

Gaïa, grande déesse grecque de la Terre



Selon la mythologie grecque, Gaïa, la grande déesse mère, donnera naissance à Ouranos (Uranus), le Ciel, aux Montagnes et à Océan. S'unissant au Ciel, son propre fils, elle conçut Cronos (Saturne), le Temps, devenant ainsi la grand-mère de Zeus (Jupiter). De nos jours, on s'étonne parfois que la Terre soit absente de la hiérarchie céleste du zodiaque, qui trouve des correspondances presque parfaites dans les figures des dieux de l'Olympe, lesquels furent créés sur des modèles plus anciens. En réalité, la Terre est omniprésente dans le zodiaque, bien que l'astrologue ne fasse jamais formellement allusion à elle, car elle se situe en son centre, le centre de toutes les influences auxquelles elle se montre infiniment réceptive et dont elle fut, à l'origine, le réceptacle, puisqu'elle les a engendrées, comme l'illustre bien le mythe de Gaïa et de la naissance des dieux grecs. Gaïa, souvent figurée sous les traits d'une femme aux formes rondes, pleines, généreuses, s'impose ainsi à notre attention telle la mère des dieux, la Mère universelle, puissance inépuisable de fécondité. De

plus, elle détient les secrets des Destins, qui président donc aux destinées humaines.

L'HYPOTHÈSE GAÏA

S'inspirant du mythe de la grande déesse mère des Grecs, l'écologiste américain James Lovelock nous propose aujourd'hui l'hypothèse Gaïa. Selon lui, la Terre est un être vivant à part entière, pourvu d'une forme d'intelligence qui lui permet de s'autoréguler et de préserver ainsi tout ce qui favorise la vie sous toutes ses formes.

« Je qualifie Gaïa de système physiologique, explique James Lovelock, car elle semble destinée à réguler le climat et la chimie de la Terre de façon optimale et propice à la vie. De tels objectifs évoluent avec l'environnement et s'adaptent aux différentes formes de vie. [...] De plus, le concept Gaïa m'avait amené à découvrir les porteurs moléculaires naturels des éléments soufre et iode : le sulfure de diméthyle (DMS) et l'iodure de méthyle. Plusieurs années plus tard, mes collègues et moi découvrions que la formation des nuages et le climat de la Terre dépendaient du DMS provenant des algues de l'océan. »[1]

Voilà qui s'apparente à de véritables travaux d'une alchimie revisitée et actualisée…



1. James Lovelock, *La Revanche de Gaïa*, Flammarion, Paris, 2007.

L'alchimie des astres



Ainsi, en se combinant avec les qualités et la nature d'un signe astral, et, d'une certaine manière, en transmutant avec celles d'autres astres, tel ou tel astre présent dans le zodiaque d'un thème astrologique nous apporte des révélations sur la psychologie et la destinée d'un être. Il s'agit d'un procédé axé sur ce que, en astrologie, on nomme les maîtrises. Étant donné que les qualités et la nature attribuées à un astre présentent des analogies manifestes avec les qualités et la nature de tel ou tel signe du zodiaque, il exerce une influence sur lui, il le domine, il le maîtrise. Cet exercice des maîtrises, très précieux dans l'étude et l'interprétation du thème astral d'une personne, s'impose tel un passage obligé pour l'astrologue. Il met en évidence des combinaisons subtiles et complexes, des tensions ou de profondes résonances harmoniques entre les éléments présents dans le zodiaque du thème astral de la personne concernée, qui reflètent toutes celles qui se produisent en elle à son insu le plus souvent. Par bien des aspects, cette étude et l'interprétation qui en découle offrent de nombreux points communs avec la transmutation des métaux, chère à l'alchimiste. De telles combinaisons et résonances peuvent conduire à une révélation. En cela, elles relèvent d'une pure alchimie des astres.

Comment procède-t-on ?

Prenons l'exemple d'une jeune femme née sous le signe du Capricorne, ce qui signifie que, à l'instant de sa naissance, le Soleil transitait dans ce signe du zodiaque. Ce signe nous conduit immédiatement à rechercher la position de Saturne dans son thème astral. Comme nous observons qu'il se situe quant à lui dans le signe du Scorpion, ce dernier nous induit à rechercher où se trouve Mars dans son thème astral. À l'instant de sa naissance

toujours, il se trouvait dans le signe des Poissons, conjoint à Vénus, ce qui, cette fois, nous renvoie à la position de Jupiter. Or, cet astre se situe lui aussi dans le signe du Capricorne, et il se révèle conjoint au Soleil natal.
Résumons :

- Soleil (conjoint à Jupiter) dans le signe du Capricorne.
- Saturne, maître du signe du Capricorne, dans le signe du Scorpion.
- Mars (conjoint à Vénus), maître du signe du Scorpion, dans le signe des Poissons.
- Jupiter (conjoint au Soleil), maître du signe des Poissons, dans le signe du Capricorne.

Pour une étude « alchimique » du thème astral

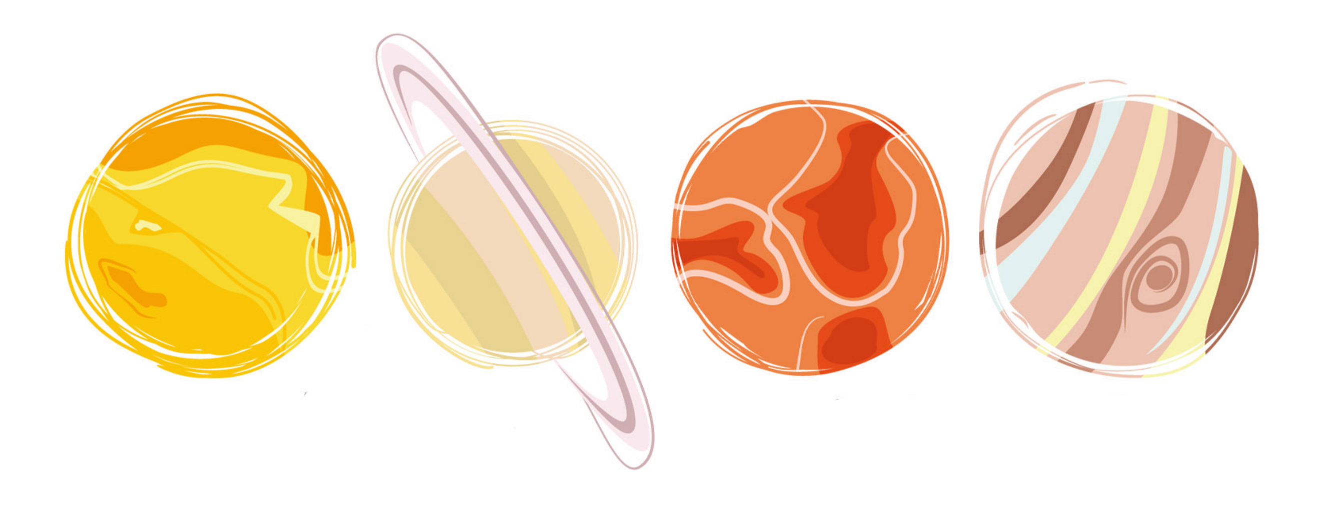
Considérons d'une manière un peu réductive – pour comprendre plus aisément comment fonctionne cette étude « alchimique » – que, dans un thème astral :

- Le Soleil symbolise la volonté et la conscience d'un être ;
- Saturne symbolise la maturation et la lucidité d'un être ;
- Mars symbolise son affirmation et son agressivité ;
- Jupiter symbolise l'épanouissement et l'expansion de sa personnalité.

En ce qui concerne la jeune femme en question, nous observons que sa volonté et la conscience qu'elle a d'elle-même (Soleil) l'invitent d'emblée à s'épanouir et à jouir de la vie (Jupiter). Toutefois, le signe du Capricorne se révèle plutôt restrictif dans ces domaines. Généralement, il incline l'être né sous ce signe à nourrir un certain pessimisme, ou à une forme d'austérité dans son mode de vie.



La position de Saturne, le maître du signe du Capricorne, dans celui du Scorpion nous révèle ainsi sa soif d'absolu et d'affirmation de soi, qui peut la pousser à des actions ou réactions extrêmes, allant parfois jusqu'à la destruction (inconsciente, évidemment) de ce qu'elle aime, Mars, le maître du Scorpion, se trouvant conjoint à Vénus dans le signe des Poissons.
Toutes ces indications nous confortent dans un comportement empreint de fortes émotions passionnelles. Cependant, cette même conjonction de Mars et de Vénus nous guide vers la conjonction initiale entre le Soleil et Jupiter, laquelle, située dans le signe du Capricorne, tempère de telles flambées émotionnelles. Par compensation, elles risquent d'exalter des attitudes égocentriques (Soleil/Jupiter), insensibles et obstinées (dans le signe du Capricorne).
À propos de cette constellation sinon problématique, du moins difficile et bien peu harmonieuse, d'informations relevées d'après son thème astral, précisons que, jadis (au temps des alchimistes et de Paracelse, notamment), « lorsque les astrologues constataient que le thème astral d'une personne était négatif, ils s'adonnaient à des opérations alchimiques de contre-magie pour entraver l'action de la constellation maléfique »[1]. Il n'existe en effet aucune fatalité dans les informations révélées par telle ou telle constellation zodiacale. Les astres influencent autant les événements et la destinée d'un être que ses actes bons ou mauvais exercent un ascendant sur lui-même et sur les astres.



1. Marie-Louise von Franz, *Alchimie et imagination active*, Éditions Jacqueline Renard, Paris, 1989.

Homéopathie et alchimie

L’alchimiste homéopathe et le biochimiste allopathe



Voici l’homéopathie tant décriée aujourd’hui, au point que des femmes et des hommes politiques « avisés » ont cru bon de légiférer afin que, médecine désormais déremboursée par la Sécurité sociale en France, elle devienne totalement marginale. Pourtant, n’en déplaise à ces purs et durs de la médecine mécaniste et chimiste, qui se distinguent par leur manque d’humilité à tenter de comprendre ce qui échappe à leur entendement ou ce qui pourrait ébranler leur interprétation dogmatique de la médecine, de la santé et de la maladie, l’homéopathie ne se positionne pas contre l’allopathie. La plupart des médecins homéopathes et de plus en plus de médecins allopathes estiment leurs pratiques médicales respectives telles deux thérapies complémentaires de la médecine, pouvant

s'enrichir l'une l'autre lorsque celles et ceux qui les exercent veulent bien avoir l'intelligence d'œuvrer côte à côte ou de concert.

De Mercurius (le Mercure) et Sulfur (le Soufre) aux miracles des dilutions hahnemanniennes



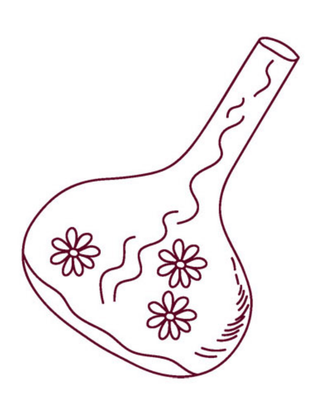
S'inspirant de la théorie des signatures d'Hippocrate, mise en application des siècles plus tard par Paracelse dans ses travaux alchimiques, Samuel Hahnemann (1755-1843) réalisa des préparations dites homéopathiques. Celles-ci ne reposent en aucun cas sur les lois de la chimie actuelle, mais sur des lois physiques. En cela, elles s'apparentent bien aux travaux des alchimistes.

De fait, une analyse chimique d'un remède homéopathique révèle qu'il ne contient plus aucune trace de la substance employée initialement pour le préparer. D'où le rejet par la médecine allopathique, chimique et mécaniste, de l'homéopathie, dont les remèdes ne sont donc pas des médicaments aux yeux des

praticiens de la médecine dite officielle, puisqu'il n'est pas possible d'apporter des preuves scientifiques de leurs effets. Ce constat repose sur un grand malentendu et, surtout, sur une méconnaissance de la nature et un manque de curiosité de la part d'hommes et de femmes à qui leur statut de scientifiques devrait pourtant conférer une grande ouverture d'esprit.

Médecine allopathique et médecine homéopathique

Samuel Hahnemann, le père de l'homéopathie, estimait que les remèdes préparés suivant sa méthode transmettaient les informations spécifiques nécessaires aux corps des malades, de sorte que ceux-ci réagissent aux effets de leurs vertus dynamiques. Cependant, s'inscrivant en faux contre la médecine allopathique et chimique, il n'envisageait pas de prescrire la même préparation à tous les individus victimes de la même maladie, mais d'adapter systématiquement ses remèdes au tempérament, au caractère et à la constitution de chaque personne, quelle que soit sa maladie. Ainsi, le mental d'un être ou son état et son ouverture d'esprit, sa mentalité, ses centres d'intérêt d'abord, ses émotions ensuite, son physique, autrement dit son corps et toutes ses fonctions organiques, enfin, retenaient toute son attention – et en cela, il fut sans conteste un précurseur de ce qui préoccupe et intéresse un nombre de plus en plus grand d'individus sur terre de nos jours. Et c'est là tout ce qui différencie la médecine allopathique, dite moderne, de la médecine homéopathique, la première généralisant des symptômes et des maladies, quel que soit l'individu, la seconde ne traitant jamais de la même façon deux personnes présentant pourtant des symptômes apparemment identiques.




DE LA LOI DES SEMBLABLES…

En testant sur des personnes en bonne santé certaines substances afin d'en dégager une palette de symptômes la plus riche possible, Samuel Hahnemann mettait en application la fameuse théorie des signatures d'Hippocrate, reprise par Paracelse, et qu'il baptisa à son tour loi des semblables. Cette loi repose sur diverses expérimentations et observations suivant lesquelles, lorsqu'une personne bien portante présente tel(s) ou tel(s) symptôme(s) en réaction à une substance minérale, végétale ou animale qu'elle a absorbée, une personne malade manifestant un ou des symptômes identiques, et à qui l'on prescrira la même substance, guérira.

« Toute substance pouvant produire un ensemble de symptômes chez un individu sain peut guérir ce même ensemble de symptômes chez un individu malade. »[1]

Cependant, au cours de ses expérimentations, le père de l'homéopathie observa que certaines substances présentaient un risque grave d'intoxication ou d'empoisonnement. En effet, de tout temps, les chamanes et sorciers qui réalisaient leurs remèdes en puisant des substances dans le grand jardin de la nature savaient que certaines d'entre elles pouvaient s'avérer dangereuses, voire mortelles : la belladone, l'arsenic ou le mercure, par exemple.

… À LA DYNAMISATION

Pour résoudre ce problème, Samuel Hahnemann eut l'idée de génie de diluer ces substances le plus possible, à des doses infinitésimales, de façon à éliminer leurs effets toxiques et, d'une certaine manière, de diminuer leurs effets thérapeutiques. Puis, tel l'alchimiste dans son laboratoire, suivant son intuition plus qu'un raisonnement logique et rationnel, il infligea une série de secousses à ses dilutions, de sorte de les dynamiser. Ce faisant, il put constater que plus il diluait une substance et plus il la secouait, plus il obtenait de résultats thérapeutiques positifs et édifiants, tandis que, simul-tanément, ses effets toxiques disparaissaient.

À propos de la vaccination…

Sur le principe, nous pourrions croire que la médecine allopathique s'inspire de l'homéopathie en fabriquant des vaccins, la fonction de ces derniers étant d'injecter au patient victime d'un virus une dose mineure de ce même virus, afin de stimuler le système immunitaire de la personne malade. À ceci près que la médecine allopathique nous prescrit et nous injecte à toutes et à tous le même vaccin contre le même virus, quels que soient le tempérament, le caractère et la constitution de chacune ou de chacun de nous.

> « Ainsi, une pratique aussi populaire que la vaccination, présentée en général comme l'un des grands succès de la médecine moderne, peut être un facteur important de la dégradation de l'état de santé de la population. […] La vaccination n'est pas un exemple de l'application allopathique du principe homéopathique, puisqu'il s'agit de l'administration non-discriminative d'une substance à une population entière sans prendre en considération l'individualité. »[2]

Le test du courant d'air

Placez trois personnes du même âge, sans particularité apparente et sans aucun lien les unes avec les autres, dans un méchant courant d'air. Au bout de quelques jours, la première pourra présenter les symptômes d'un état fébrile et d'un léger rhume, qui l'indisposeront mais ne la rendront pas vraiment malade. La deuxième, plus franchement malade, la gorge prise d'abord, finira par se retrouver victime d'une toux spasmodique, puis d'une bronchite aiguë qui la contraindra à s'aliter. Quant à la troisième personne, elle se portera comme un charme.
Pourquoi ces trois personnes, exposées à une même cause d'un mal-être, ne réagiront-elles pas à l'identique ? Le médecin allopathe ne se posera pas la question. Il prescrira quelques médicaments basiques contre le rhume à la première personne, un traitement plus radical et agressif contre la toux et la pneumonie à la deuxième, et, bien sûr, il ignorera la troisième. L'homéopathe, quant à lui, proposera un traitement léger à la première personne, probablement à base d'*Alium cepa*, des remèdes plus complexes à la deuxième tels *Bryonia*, *Gelsemium*, *Phosphorus* et *Belladonna* pour l'aider à se débarrasser de sa fièvre, et *Drosera* composé par exemple en cas de toux grasse. Enfin, il s'intéressera à la troisième personne afin de comprendre avec elle, en l'auscultant et en l'interrogeant, les causes de son absence de réaction au courant d'air : en effet, celle-ci peut indiquer aussi bien un excellent état de santé qu'une faiblesse constitutionnelle, ou encore un cas d'anergie, le contraire de l'allergie, autrement dit le trouble d'une personne qui, même malade, ne présente jamais les symptômes de son mal.

À PROPOS DES REMÈDES HOMÉOPATHIQUES

Ils se présentent sous forme de doses ou de granules. Les premières se prennent en une seule fois, en entier, loin des repas, et d'une façon assez espacée. Elles sont presque toujours réservées aux hautes dilutions. Les secondes s'absorbent par deux à cinq à la fois, selon la prescription du médecin, une ou plusieurs fois par jour pour les basses dilutions, jusqu'à 4 CH ; une fois par jour ou tous les deux jours à partir de 5 CH ; une fois par semaine à partir de 7 CH ; et beaucoup plus rarement à mesure que l'on emploie des hautes dilutions. (CH correspond au degré de dilution et signifie « centésimale hahnemannienne ».)
À noter que le remède homéopathique et le médicament chimique allopathique diffèrent encore en ceci que le premier, stimulant les fonctions organiques naturelles de n'importe quelle personne malade pour qu'elle guérisse (nous pourrions presque dire : qu'elle se guérisse elle-même), n'engendre aucun effet secondaire ; tandis que le second, du fait de sa composition chimique étrangère aux fonctions naturelles de la personne malade, provoque fréquemment des effets secondaires plus ou moins graves, sans rapport avec sa maladie.

1. Samuel Hahnemann, *Organon de l'art de guérir*, Similia, Sainte-Foy-lès-Lyon, 2017.

2. Georges Vithoulkas, *La Science de l'homéopathie*, Éditions du Rocher, Monaco, 1980.

Le Mercure, le Soufre et le Sel des alchimistes et des homéopathes

Mercure



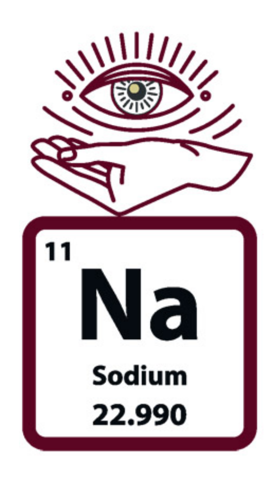
En homéopathie, *Mercurius solubilis*, préparation à partir des dilutions de l'oxyde noir de mercure ou azotate de mercure, est le remède de l'inflammation de la gorge et du rhinopharynx au moindre refroidissement.
En alchimie, le Mercure correspond à l'esprit, au grand principe féminin, et aux propriétés passives de la matière : malléabilité, fusibilité, volatilité.

Soufre



En homéopathie, *Sulfur*, préparation à partir des dilutions du soufre métalloïde, est un draineur énergique. Il s'agit d'un excellent remède des éruptions cutanées, car Sulfur régénère la peau.
D'autre part, il est indiqué dans presque toutes les maladies en ce sens que, au début de chacune d'elles, il précise ladite maladie, en éliminant les symptômes secondaires.
En alchimie, le Soufre correspond à l'âme, au grand principe masculin et aux propriétés actives de la matière : combustibilité, corrosivité, par exemple.

Sel



En homéopathie, *Natrum muriaticum*, préparation à partir des dilutions du chlorure de sodium, est le fortifiant des enfants. Comme tel, il est prescrit dans les cas de déminéralisation, d'amaigrissement, de pâleur, de retard dans le développement physique des enfants, dans le lymphatisme et l'anémie.
En alchimie, le Sel se présente tel le trait d'union entre le Mercure, l'esprit, et le Soufre, l'âme. Il correspond ainsi aux forces vitales innées unissant le corps, l'âme et l'esprit.

LES VERTUS DU SEL

« Le sel marin contient du magnésium dont l'activité est précieuse pour combattre les effets cancérigènes de diverses substances toxiques maintenant répandues dans les sols et les eaux (engrais chimiques, déchets industriels, fuels). Il contient aussi de l'iode naturel, réputé agir sur la thyroïde sans présenter les dangers de celui obtenu chimiquement, et du bromure qui stimule le système nerveux sans l'épuiser. »[1]

1. Claudine Brelet, *Médecines du monde*, Robert Laffont, Paris, 2002.

Quelques autres exemples de remèdes homéopathiques[1]

- *Allium cepa*, préparation à partir des dilutions de l'oignon, remède par excellence du rhume des foins, des rhinites spasmodiques, de l'éternuement et du larmoiement.
- *Bryonia alba*, préparation à partir des dilutions de la vigne blanche ou navet du diable (cucurbitacée). En allopathie, il est déconseillé d'employer sa racine aux propriétés purgatives dangereuses, également diurétiques, expectorantes et vermifuges, sans avis médical. En homéopathie en revanche, il s'agit d'un remède propice à guérir les maladies de la plèvre et des poumons, les rhumes et les grippes.
- *Gelsemium*, préparation à partir des dilutions du jasmin sauvage, remède qui donne de l'assurance, qui agit contre le trac et l'émotivité. Il atténue aussi les chocs moraux. Enfin il s'agit de l'un des trois remèdes, avec *Bryonia* et *Phosphorus*, qui, pris en une seule fois, à une demi-heure d'intervalle, peuvent fréquemment faire avorter une infection grippale.
- *Phosphorus*, préparation à partir des dilutions du phosphore, remède tonique souvent recommandé aux personnes hypersensibles aussi bien physiquement que moralement, semblant dévorées par un feu intérieur.

Deux faits importants

Bien que les remèdes auxquels je viens de faire allusion fassent partie de la pharmacie homéopathique basique et qu'ils puissent paraître eux aussi communs à tous les individus, en réalité, leur prescription est toujours personnalisée par un homéopathe, adaptée au caractère, à la constitution et au tempérament du malade. Ici, il convient de souligner deux faits importants, très prisés par les médecins homéopathes, longtemps ignorés des médecins allopathes, mais que beaucoup d'entre eux estiment à leur juste valeur aujourd'hui. Le premier tient dans la relation de confiance qui doit absolument s'établir entre un homéopathe et son patient ou sa patiente. Sans cette confiance mutuelle en effet, quel que soit le traitement prescrit, il se révélera beaucoup moins efficace. Le second fait relève du fameux effet placebo, derrière lequel nombre de partisans acharnés de l'allopathie se réfugient pour (se) prouver (à eux-mêmes) l'ineptie des pratiques de l'homéopathie et d'autres thérapies alternatives, anciennes ou traditionnelles. Or cet effet existe bien.

L'effet placebo

Issu du latin *placere*, « plaire », le terme placebo désigne aujourd'hui un leurre de médicament ne contenant pas la substance active promise. Cependant, la personne malade ingérant ce faux remède, qu'elle croit authentique, peut très bien en ressentir malgré tout les effets favorables, en raison de la confiance qu'elle lui accorde. Ainsi, l'effet placebo intervient chaque fois qu'une personne malade se sent psychiquement ou psychologiquement rassurée sur son traitement, y compris si elle ingère réellement des substances actives. D'où nous pouvons déduire que l'état d'esprit d'une personne malade influe autant

sur sa guérison que le traitement qui lui est prescrit. L'effet placebo renforce l'un des postulats majeurs de l'alchimie : le pouvoir de l'esprit sur la matière, qui, malgré les apparences souvent trompeuses, n'est ni inerte ni dénuée de sensibilité ou de vie.[2]

Les oligoéléments

Bien qu'ils existent à doses très faibles dans l'organisme humain (dans le foie, le pancréas et le sang, notamment) et dans la plupart des végétaux sous forme de sels minéraux, les oligoéléments n'en contiennent pas moins de nombreuses vitamines et de non moins nombreux métaux et métalloïdes indispensables à la bonne santé d'une plante ou d'un corps humain.

Tel fut le constat de Gabriel Bertrand (1867-1962), chimiste et biologiste français, dont les travaux exercèrent une grande influence sur les savants de son époque. S'inscrivant dans la lignée des découvertes d'Hippocrate, des médecins alchimistes tel Paracelse, puis de Samuel Hahnemann et de Rudolph Steiner (1861-1925), cette brillante observation ouvrait la voie au médecin, français lui aussi, Jacques Ménétrier (1908-1986) qui, après avoir listé et classifié les états physiologiques dysfonctionnels de personnes sinon malades, du moins victimes de certains malaises chroniques, proposa une grille de leurs correspondances avec des oligoéléments.

Ces derniers, préparés par catalyse biologique (action par laquelle une substance accélère une réaction chimique, par sa seule présence, tout en restant intacte) et proposés sous forme liquide en flacons ou en ampoules, s'absorbent par la langue. On ne les avale qu'une fois mélangés à la salive. Voici quelques-uns d'entre eux, étant précisé qu'à tels ou tels dysfonctionnements,

problèmes ou maux chroniques, dont les symptômes ne laissent planer aucun doute sur leurs origines, correspond tel ou tel oligoélément.

« Le fait que l'effet placebo existe prouve que les croyances et espoirs des gens peuvent avoir des effets positifs sur leur santé et sur leur guérison. À l'inverse, le désespoir et la détresse peuvent avoir des effets négatifs. Un champ de recherche consacré à ce sujet, la psycho-neuro-immunologie, révèle que le stress, l'anxiété, la dépression bloquent l'activité du système immunitaire et le rendent moins apte à résister aux maladies. [...] L'effet placebo montre que la santé et la maladie ne sont pas juste une affaire de physique et de chimie. Elles dépendent aussi de l'espoir, du sens, de la croyance. L'effet placebo fait partie intégrante de la guérison. »[34]

TABLEAU DE QUELQUES OLIGOÉLÉMENTS ET DE LEURS CORRESPONDANCES AVEC LES ALIMENTS ET LES TROUBLES CORRESPONDANTS

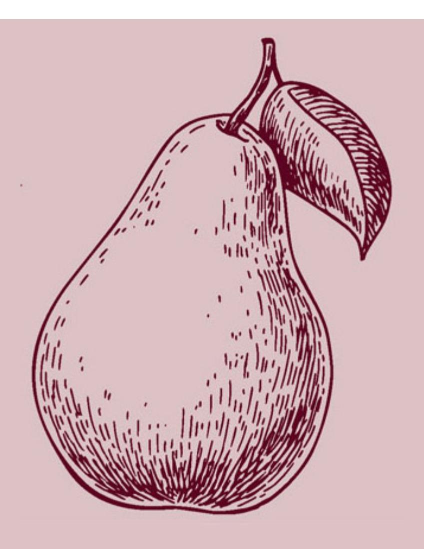
À noter que les symptômes énumérés ci-dessous ne sont pas exhaustifs et surtout que la particularité de l'oligothérapie est d'agir autant à titre préventif qu'à titre curatif. En effet, avant d'être vraiment malades et de présenter tel ou tel symptôme de notre mal, si nous voulons bien porter attention à notre corps et à toutes ses fonctions, nous pouvons déceler très tôt des signes avant-coureurs, des pré-symptômes en quelque sorte. Un traitement à base d'oligo-élément revient dès lors à prévenir au lieu de guérir. Mais si le mal est là, il peut aussi nous en guérir.

Aluminium



Aliments : abricot, pomme, raisin, levure de bière.
Symptômes : insomnie, fatigue, surmenage, déficiences intellectuelles.

Cobalt



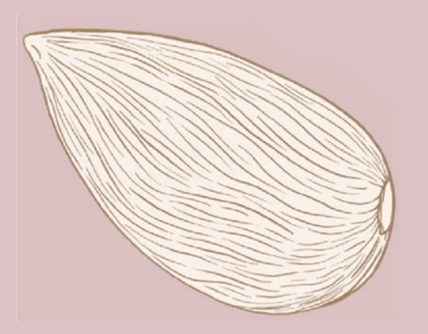
Aliments : abricot, cerise, laitue, lentilles, poire, tomate.
Symptômes : anémie, artérite, fatigue physique et cérébrale, cellulite, hypertension, obésité, varices.

Cuivre



Aliments : abricot, amande, avoine, blé entier (pain complet et farine non raffinée), chou, citron, épinard, haricots verts, lait, lentilles, levure de bière, navet, noisette, noix, jaune d'œuf, orge, poire, pomme, pruneau.
Symptômes : anémie, grippe et toute maladie virale (le cuivre stimule la création naturelle des anticorps), rhumatismes, troubles hépatiques.

Manganèse



Aliments : abricot, amande, ananas, artichaut, asperge, champignon, châtaigne, chou, citron, figue, germe de blé, haricot vert, noisette, noix de coco, jaune d'œuf, oignon, orange, pain complet, raisin.
Symptômes : allergie, arthritisme, anémie, coryza spasmodique, eczémas, favorise la cicatrisation des blessures et des plaies, migraines, rhume des foins.
La manganèse tonifie les ongles et les cheveux.

Zinc



Aliments : banane, betterave, carotte, châtaigne, chou, épinard, lait, levure de bière, noix, orange, pomme, salades vertes, riz, tomate.
Symptômes : faiblesse générale, dépression physique et morale, manque de tonus, troubles de la croissance, du système nerveux, du foie et du pancréas.
Le zinc renforce le système immunitaire.

QUELQUES COMBINAISONS D'OLIGOÉLÉMENTS

Cuivre/or/argent
Symptômes : fatigue générale, mélancolie, rhumatisme chronique, sénilité précoce, et tous les états dépressifs et le manque de ressort accompagnant ou suivant une maladie infectieuse. En effet, cette combinaison d'oligoéléments fait merveille pour stimuler le système immunitaire, protéger des virus et redonner du courage et du tonus.

Manganèse/cobalt
Symptômes : arthrites, arthroses, asthme, crampes des membres inférieurs, gastrites, migraines, palpitations.

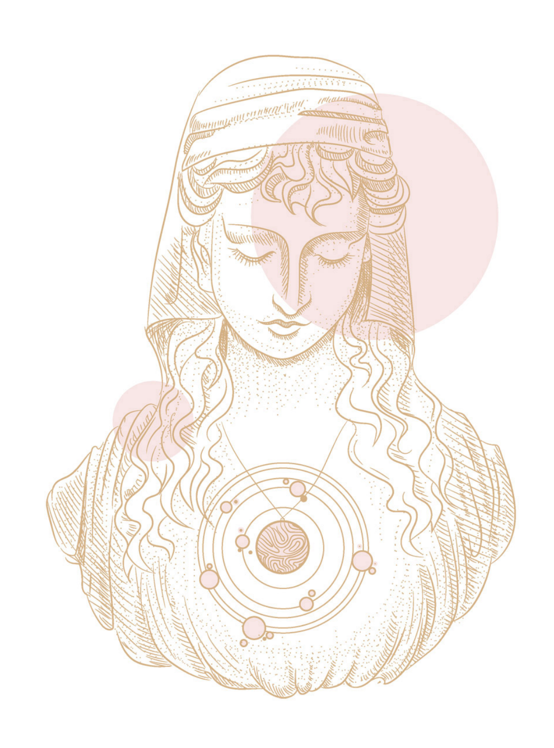
Manganèse/cuivre
Symptômes : arthrites chroniques, asthme, bronchite chronique, coqueluche, diabète, fatigue générale et chronique, otite chronique, pessimisme chronique, rhinopharyngites à répétition, rhumatismes, sinusites.

Manganèse/cobalt/cuivre
Symptômes : tous les états anémiques observés par exemple durant la croissance, l'adolescence ou la période de puberté, au cours d'une convalescence ou d'une grossesse.

1. D'après le docteur Claude Binet, *L'Homéopathie pratique*, Éditions Dangles, Paris, 1972.

2. Rupert Sheldrake, *Réenchanter la science*, Albin Michel, Paris, 2013.

Psychologie et alchimie



Existe-t-il un lien, une analogie entre la psychologie et l'alchimie ? Où et comment la première, pseudo-science relativement récente, et l'autre, beaucoup plus ancienne, peuvent-elles se rejoindre, voire s'enrichir l'une l'autre ? Pour le comprendre, et marcher dans les pas de Carl Gustav Jung qui voyait dans la psychologie et l'alchimie deux « disciplines » ou « pratiques », reposant sur les mêmes aspirations à délivrer l'être humain de tout ce qui lui nuit et l'empêche d'être lui-même, je vous invite à vous soumettre à un exercice d'observation très simple.

« Comme C. G. Jung l'a exposé dans Psychologie et alchimie[1], les anciens textes

alchimistes latins et les œuvres arabes et grecques encore plus anciennes ont été écrits dans un état d'esprit où l'alchimiste, cherchant le secret de la matière, "l'âme de la matière", projette son propre inconscient dans l'essence de celle-ci, qui demeure inconnue. »[2]

Qui parle en nous ?



Lorsque j'écris ces lignes, à mon insu, j'entends en moi ma voix qui me les dicte. De même, lorsque vous les lisez, vous entendez en vous votre voix qui les récite. Pourtant, ni vous ni moi n'avons remué les lèvres ou ouvert nos bouches en écrivant ou en lisant. Que signifie cet étrange phénomène ? Du fait qu'il s'agit toujours

de notre voix que nous entendons résonner en nous, nous ne nous en inquiétons pas outre mesure. Nous n’entendons pas des voix. Juste la nôtre. Mais puisque, au moment où nous l’entendons, nous ne parlons pas, d’où vient-elle : De notre esprit ? De notre conscience ? De nulle part, peut-être… En réalité, cette voix intérieure est l’instrument de notre mental, lui-même agissant sous l’emprise de notre ego ou notre moi auquel il s’identifie en permanence pour prendre le pouvoir en nous, sur nous. Tyrannique, omniprésent, ne cessant jamais de penser, réfléchir, choisir à notre place, il nous laisse croire que par lui, nous exerçons notre libre arbitre quand nous croyons penser, réfléchir, choisir. Victimes des influences de notre mental et de notre ego, nous n’agissons jamais librement. Nous ne faisons que réagir au monde extérieur selon des principes, des critères, des croyances, des idées, des habitudes résultant autant de notre éducation que d’autres principes beaucoup plus anciens, ancrés dans notre cerveau, dans le cerveau humain, depuis des centaines de milliers d’années. Or, pour devenir soi-même, un être neuf, conscient, libre, chacun ou chacune de nous doit se délivrer de l’emprise de son mental et de son ego. Comment faire ?

Prière et méditation



En Occident, bien avant la psychologie, malgré les abus de pouvoir commis par certains hauts dignitaires des religions, qui détournaient ainsi, à des fins cupides, matérielles ou politiques, l'authentique expérience spirituelle qu'elle recelait, des êtres éveillés et bienveillants s'exerçaient à la prière, propice à la délivrance de l'emprise de notre mental et de notre ego. Simultanément, en Orient et en Extrême-Orient, malgré les mêmes abus commis par des imposteurs et des charlatans, des branches des religions populaires et officielles – tels le bouddhisme, le taoïsme, le soufisme, etc. – offraient des perspectives de détachement à cette même emprise du mental et de l'ego au moyen de divers techniques ou méthodes de méditation. Prière et méditation se présentent ainsi à nous telles deux voies parallèles et complémentaires pour nous aider à apprivoiser notre mental, ne plus ignorer l'emprise qu'il exerce sur nous ni son lien étroit avec

notre ego qui veut tout prendre, tout avoir, tout garder, et qui nous tient tant et si bien en son pouvoir que nous ne croyons pas pouvoir exister sans lui.

Sans notre ego, que reste-t-il de nous ?



Pris au piège dans le labyrinthe des idées, des informations et des connaissances que nous pouvons acquérir en grand nombre, de notre curiosité insatiable, de notre soif toujours inassouvie de savoir pour mieux nous approprier et posséder tout ce qui nous

intéresse, finalement, sans nous en rendre compte le plus souvent, nous tournons en rond. Jusqu'au jour où se produit dans notre vie un événement qui menace de nous priver ou nous prive carrément de ce que nous croyons posséder. Tout se passe alors comme si tout ce que à quoi nous nous sommes identifiés, mais qui se réduit en vérité à des projections de notre mental et de notre ego, pouvait nous être enlevé du jour au lendemain, d'un instant à l'autre. Que nous resterait-il dès lors ? En effet, sans notre mental, sans notre ego, que nous-reste-il, que reste-t-il de nous ?



Quelque chose d'autre en notre âme

Cette question angoissante, beaucoup d'autres individus de tous horizons se la sont posée bien avant nous et depuis longtemps. Autrement dit, lorsque nous ne nous laissons pas systématiquement influencer par les informations que nous puisons ou qui nous viennent du monde extérieur, et lorsque nous ne nous laissons plus manipuler et diriger en tout et pour tout par notre mental et notre ego. Il s'agit là probablement du raisonnement à caractère spirituel des alchimistes des premiers âges et plus encore de ceux qui fleurirent dans toute l'Europe entre le XIIe et le XVIIe siècle. En effet, un vieil adage alchimique dit ceci : « L'Œuvre le plus parfait et le plus naturel est de produire ce qui est semblable à lui-même. » Cependant, pour accomplir cette œuvre en nous-mêmes, il nous faut procéder à des dépouillements et des transformations, nous débarrasser des fantasmes et des projections de notre mental, qui nous font vivre dans l'illusion d'être nous-mêmes. Tant que nous n'avons pas opéré une telle transformation en nous-mêmes, quelque chose d'autre ne peut croître en notre âme.

« L'être humain vaut la peine qu'il se soucie de lui-même, nous dit Jung, et il a dans son âme propre quelque chose qui peut croître. Cela vaut la peine d'observer patiemment ce qui se passe en silence dans l'âme, et le

plus important et le meilleur se passe lorsqu'il n'est pas réglementé de l'extérieur ou d'en haut. »[3]



Labeur et prière

Or, l'alchimiste, en réalisant ses travaux dans son laboratoire, seul le plus souvent, en manipulant ses outils, en combinant, distillant, transformant les éléments de la matière, en transmutant les métaux, en reproduisant ainsi à l'identique ce que la nature fait et produit depuis toujours, priait et méditait. La preuve en est que le nom « laboratoire » tient son origine du latin *laborare*, « labourer », selon certains philologues, ou de *labor*, « labeur », travail en tant qu'effort fourni, fatigant, éprouvant, et *oratorium*, « oratoire », lieu consacré à la prière, selon d'autres. Mais qu'il s'agisse de labourer la terre de son âme, de la remuer pour la renouveler, ou de fournir des efforts et de prier simultanément afin d'entrer en relation avec elle, dans l'un et l'autre cas, nous observons qu'un travail manuel est indispensable pour y parvenir. En effet, en occupant nos mains dans une quelconque activité, nous occupons notre esprit ou notre mental qui, le temps que nous nous y consacrons, n'exerce plus la même autorité tyrannique sur nous. Ainsi, tous les travaux manuels apaisent notre esprit, nous libèrent de nos tensions et de l'emprise qu'exerce notre mental.

Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), fondatrice de l'ordre du Carmel et de très nombreux couvents de moniales en Europe, vantait les mérites des travaux manuels comme supports à la prière.

Autrement dit, peu importe à quoi nous occupons nos mains et notre esprit, seule compte la prière ou la méditation salutaire qui en résulte.

« Puisque contempler, pratiquer l'oraison [la prière] mentale et vocale, soigner les malades, faire les travaux ménagers, travailler même aux plus bas offices, c'est toujours servir l'Hôte [elle fait ici allusion à Dieu ou à Jésus] qui vient habiter chez nous, y manger, s'y récréer, que nous importe de vaquer à une chose ou à une autre ? »[4]

L'or vrai de l'alchimiste

Ainsi, tout véritable alchimiste savait que l'or, qu'il trouverait éventuellement en réalisant ses laborieux et mystérieux travaux, n'était pas un vulgaire métal, aussi précieux puisse-t-il paraître. L'esprit entièrement absorbé par ses travaux, il se libérait malgré lui de l'emprise exercée par son mental, son ego, son moi. Il priait, méditait. Ce faisant, il parvenait sinon à une plénitude, du moins à un élargissement de son champ de conscience. Il s'éveillait à lui-même en quelque sorte. En manipulant et transformant la matière, il se transformait lui-même. Et en se transformant lui-même, il pouvait transcender la matière et améliorer ses recherches et ses découvertes. Tel était son secret et tel est le secret de l'alchimie : en nous adonnant au travail alchimique, ou à tout travail manuel, artisanal, artistique ou autre, nous libérons notre esprit de ses complexes, notre corps de ses tensions, nous pouvons prier ou méditer, nous nous apaisons, nous nous unissons à nous-mêmes, aux autres, à la nature, au monde, à la vie !

1. Éditions Buchet-Chastel, Paris, 1970.

2. Marie-Louise von Franz, *Aurora consurgens*, La Fontaine de Pierre, Paris, 1982.

3. Carl Gustav Jung, *Psychologie et alchimie*, Buchet-Chastel, Paris, 1970.

4. Sainte Thérèse d'Avila, *Le Chemin de la perfection*, Seuil, Paris, 1961.



Biodynamie et alchimie

« Nous sommes ce que nous mangeons », disait Hippocrate. Si nous mangeons des produits industriels, chimiquement transformés, rendus addictifs par une saturation de sucre et de sel chimiques eux aussi, ou des nourritures issues de la monoculture intensive, pourvues de nombreux résidus d'engrais à base de potassium, de pesticides, d'insecticides, nous souffrons tôt ou tard de maladies dites de civilisation moderne : le cancer, la première cause de mortalité dans le monde (près de 10 millions de morts dans le monde en 2020, et environ 350 000 nouveaux cas annuels rien qu'en France – comparativement, la Covid-19 n'est que la huitième cause de mortalité dans le monde), l'artériosclérose, le diabète, l'obésité, et toutes les maladies de dégénérescence dues à des dérèglements thyroïdiens, et autres. Ce que nous sommes devenus à cause de ce que nous mangeons procède désormais d'une très mauvaise alchimie qui empoisonne nos organes doucement, mais sûrement. En ingérant tous ces produits chimiquement transformés issus de l'industrie alimentaire, nous mourons à petit feu.

La faim dans le monde et la fin du monde

En plus de l'épidémie et de la guerre, deux fléaux dont certains voudraient nous faire croire qu'ils sont des fatalités, démontrant ainsi leur impuissance à savoir ou vouloir changer quoi que ce soit dans leurs habitudes et leurs modes de vie, nous craignons tous la famine. Cette peur pathologique nous pousse à nous conduire d'une manière très égoïste chaque fois que l'ombre d'un fléau

plane sur nos sociétés, en faisant des réserves de nourritures qui, nous le savons bien pourtant, ne suffiront jamais, en cas de guerre atomique par exemple, pour assurer notre survie. De même, s'il se produit effectivement une sixième extinction massive des espèces végétales et animales, et peut-être aussi de l'espèce humaine, consécutive aux dérèglements climatiques dont nous nous savons responsables (mais chacune ou chacun de nous estime mal sa propre responsabilité dans ce désastre annoncé). Cependant, il y a bien longtemps que l'heure n'est plus à la culpabilité, mais à la mise en application d'une nouvelle façon de cultiver la terre, renouant d'ailleurs avec les pratiques des tout premiers cultivateurs de la terre.



Qu'est-ce que la biodynamie ?

Avant même que, dans les années 1970, ne fleurissent les partisans et les artisans de l'agriculture biologique – qui devient hélas et de plus en plus une agriculture industrielle –, Rudolph Steiner (1861-1925) prônait l'avènement de l'homme total, autrement dit de l'être humain prenant conscience du fait qu'il ne fait qu'un avec tout ce qui existe dans ce monde. Celui qui apparaît dans nos dictionnaires aujourd'hui sous l'étiquette de polygraphe, autrement dit d'auteur qui écrit sur des matières diverses et variées, percevait l'être humain, la nature et l'univers comme un tout indissociable. Nous nous trouvons là bien loin des considérations égoïstes, cupides, axées sur le pouvoir, l'avoir, le profit, la propriété, de la plupart des nations du monde et des individus qui vivent en leur sein. En plus d'élaborer une médecine holistique dont les méthodes et les remèdes s'inscrivent dans la tradition alchimique de Paracelse, il proposa une forme de culture de la terre, respectueuse de la nature et de tous ses éléments, à partir de laquelle les cultivateurs pourraient produire une alimentation saine.



L'agriculture biologique, fille de la biodynamie



Ehrenfried Pfeiffer, chimiste et agronome, élève de Rudolph Steiner, devint le pionnier de l'agriculture biologique. Cependant, au fil des décennies, les agriculteurs biologiques ont peu à peu gommé certaines des règles propres à la biodynamie, élaborées par le créateur de l'anthroposophie, une voie de connaissance pouvant conduire l'esprit qui est dans l'homme vers l'esprit qui est dans l'univers, afin qu'ils ne fassent plus qu'un.

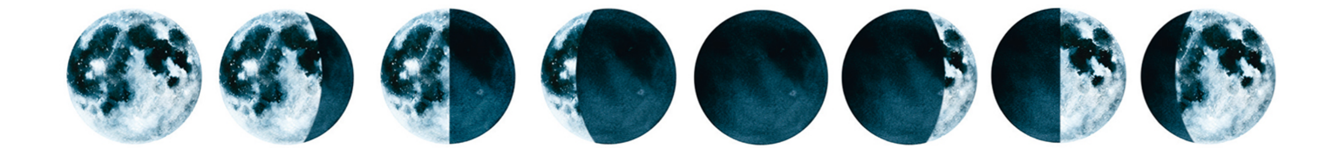
« Tout ce qui fait partie de l'entreprise agricole : le sol, les animaux, les plantes, les hommes et les femmes, et aussi les plantes sauvages, les bois, les mares, les animaux sauvages, le climat local, tout ceci crée un

organisme aux nombreuses interactions réciproques. »[1]

La biodynamie, comment ça marche ?

Le cultivateur en biodynamie doit prendre en compte non seulement la terre qu'il cultive, mais tout ce qui vit dans son environnement. Tout compte, en effet. Car ce qui distingue cette agriculture de celle couramment pratiquée dans nos campagnes, c'est qu'elle emploie exclusivement, en tout et pour tout, des produits naturels, cueillis ou trouvés, dans la mesure du possible, à proximité de la terre cultivée. Ainsi, notre cultivateur en biodynamie (et si vous le souhaitez, vous pouvez devenir l'un d'eux en appliquant ces méthodes à votre jardin potager) utilise les six préparations mises au point par Ehrenfried Pfeiffer (1899-1961).
Il s'agit d'engrais préparés à partir de fleurs d'achillée, de camomille, de pissenlit, de valériane, d'écorce de chêne et d'ortie fraîche et fleurie. À ces cocktails naturels, il est recommandé d'ajouter de la silice qui, d'une part, protège du froid et, d'autre part, « dynamise » la chaleur du rayonnement solaire que contient la terre. Par ailleurs, pour protéger les cultures du mildiou, de la rouille et du chancre, le cultivateur en biodynamie réalise une décoction de prêle, riche en silicium elle aussi. De telles préparations pulvérisées dynamisent toutes les espèces animales et végétales : racines, champignons, vers de terre (les laboureurs naturels des sols), ainsi que les bactéries.

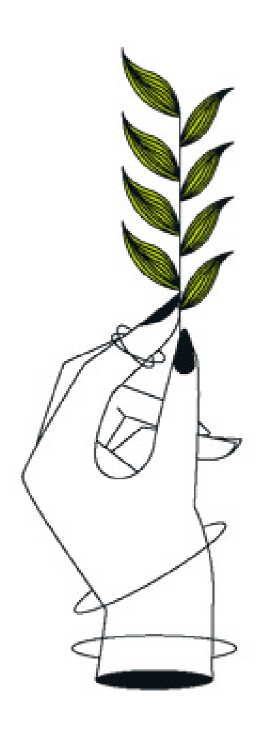
Les influences lunaires, planétaires et cosmiques



Envisageant tout, absolument tout, ce qui environne son lopin de terre pour s'assurer d'une bonne récolte, le cultivateur en biodynamie, au jardin comme en terre agricole, ne se contente pas de fixer son attention sur le sol. Il lève la tête et tient compte de ce qui se passe dans le ciel au moment où il sème et récolte, notamment. Ainsi se fie-t-il notamment à la course de la Lune autour de la Terre et dans le zodiaque. À chaque étape du satellite de notre planète dans un des douze signes correspond une période favorable à la plantation ou à la récolte de tel ou tel produit de la terre.



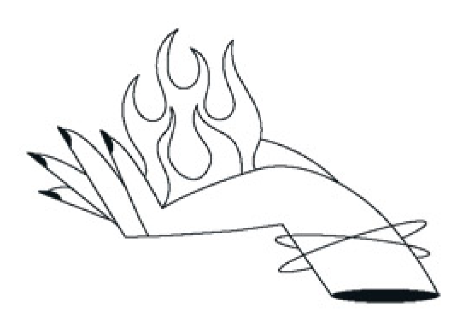
Par exemple, lorsque la Lune transite dans les signes de terre : Taureau, Vierge, Capricorne, il s'agit de jours dits racine. Durant l'un de ces jours, il convient ainsi de semer, repiquer, biner, soigner, récolter et conserver des plantes dites racine : carotte, radis, céleris, rutabaga, betterave rouge, persil, salsifis, pommes de terre, ail et oignons, entre autres, dont la fructification se produit dans la ou les racines.



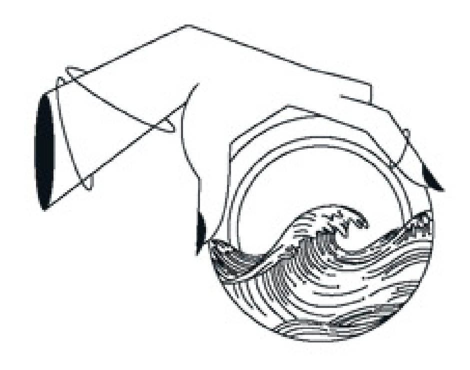
Lorsque la Lune se situe dans les signes d'air : Gémeaux, Balance, Verseau, il s'agit de jours et de plantes fleur.



Lorsque la Lune traverse les signes de feu : Bélier, Lion, Sagittaire, il s'agit de jours et de plantes fruit.



Lorsque la Lune se trouve dans les signes d'eau : Cancer, Scorpion, Poissons, il s'agit de jours et de plantes feuille.



Aux futur(e)s cultivatrices et cultivateurs en biodynamie

Ainsi, cultiver son jardin, sa terre ou même ses vignes (il existe d'excellents vins, cultivés sans sulfite, en biodynamie) selon les règles et la méthode mises au point par Steiner et perfectionnées par Pfeiffer, puis par tous ceux qui, depuis eux, les mettent en application, revient à vivre en harmonie avec son milieu naturel. Si vous souhaitez *Pratiquer la biodynamie au jardin*, je vous recommande le livre de Maria Thun[2], qui porte ce titre.

Semer, récolter et manger nos propres produits issus de notre propre terre, en respectant toutes les conditions environnantes (la faune, la flore, le climat, les saisons, les cycles lunaires et planétaires, etc.), voilà qui pourrait bien relever d'une pure sagesse et se révéler une alternative à toutes les formes d'industrialisation de l'alimentation dans le monde.

1. Ehrenfried Pfeiffer, *Fécondité de la terre : méthode pour conserver ou rétablir la fertilité du sol*, Triades, Paris, 1979.
2. Édité par le Mouvement de l'agriculture bio-dynamique (MABD), Colmar, 1995.

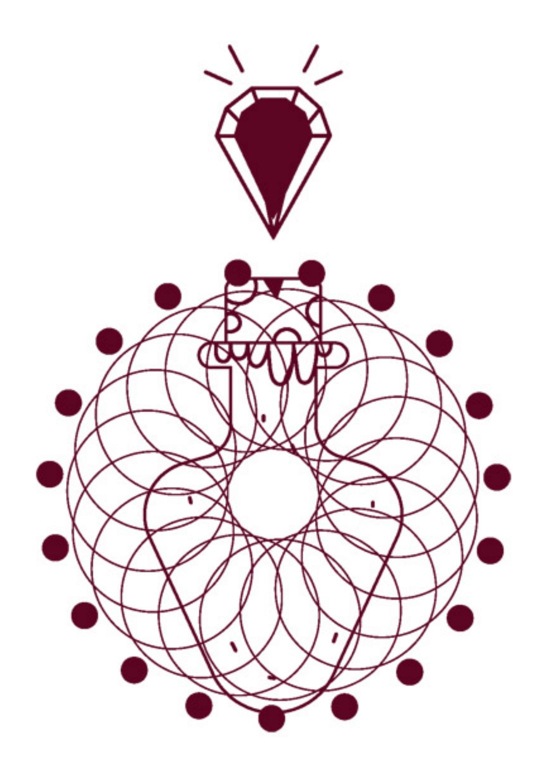
Élixirs et alchimie

Il existe toutes sortes d'élixirs :

- **Les élixirs floraux**, tels ceux du docteur Bach, dont les remèdes reposent non sur les symptômes que présente telle ou telle personne, mais sur son humeur, ses états d'âme, son état d'esprit, sa psychologie et sa personnalité. Dans un monde de plus en plus automatisé d'une part, chaotique d'autre part, stressant, angoissant, ils remportent évidemment un énorme succès, d'autant qu'il s'agit de compositions florales à employer surtout à titre préventif.



- **Les élixirs minéraux** aux belles vertus thérapeutiques semblables à celles des oligoéléments, mais dont nous pouvons surtout faire des cures pour recouvrer ou préserver notre équilibre psychologique ou notre harmonie spirituelle.



D'autres élixirs servent aussi à la préparation de sirops, de boissons naturelles ou de liqueurs à base d'alcools. Parmi ces derniers, certaines compositions transmises et perpétuées suivant de très anciennes recettes subsistent encore de nos jours. Le plus souvent, elles furent créées par des guérisseurs et des guérisseuses, puis par des moines et des moniales, pour conserver ou dynamiser les vertus thérapeutiques naturelles des plantes médicinales.

Mettons-nous au travail alchimique

Pourquoi nous retrousser les manches et nous compliquer la vie en perdant notre temps, qui plus est, à vouloir préparer des élixirs quand, dans les boutiques spécialisées et sur Internet, nous pouvons en trouver à foison et pour tous les usages ?

Pour nous plonger dans le même état d'esprit que celui de l'alchimiste dans son laboratoire, tout simplement. À un moindre niveau de concentration, de difficulté et de conscience, certes. Il n'empêche, en exécutant ces humbles travaux dont, d'ailleurs, nous pouvons tirer quelque satisfaction personnelle, nous pouvons mieux comprendre comment et pourquoi tout travail manuel sur la matière apaise et stimule l'esprit, simultanément. Bien sûr, rien ni personne ne vous oblige à vous mettre à la tâche. À vous de voir si cela vous tente. Voici donc quelques conseils pratiques pour réaliser vos élixirs.

La préparation des élixirs

Première étape : cueillir

Nos campagnes foisonnent encore de plantes et de fleurs sauvages. En vous promenant, trouvez celles qui vous intéressent en vous gardant bien de récolter celles qui poussent et fleurissent à proximité d'un pylône électrique ou téléphonique, d'une usine, d'une zone industrielle, d'une route, ou d'un champ cultivé et traité. À moins qu'elles fleurissent dans votre jardin, à l'abri de toute pollution… Afin que leurs vertus restent intactes, vous devez prendre soin de les cueillir le jour de la pleine lune, ou alors, idéalement, entre le 20 et le 24 juin, dans la période du solstice d'été. Levez-vous tôt et emportez un panier avec vous ! En effet, le moment parfait de la journée pour cueillir vos fleurs, c'est le matin, juste après l'évaporation de la rosée. Il faut donc vous trouver là au bon moment. Par ailleurs, de préférence, choisissez une belle journée de la fin du printemps ou du début de l'été, où il ne fait ni trop chaud ni trop humide. Enfin, cueillez toujours une plante avec sa ou ses racines.



Deuxième étape : étaler

Commencez sans tarder vos préparations à partir des plantes ou des fleurs fraîches que vous venez de cueillir. Hâtez-vous aussi de trier puis d'étaler celles que vous voulez faire sécher avant de les utiliser, de préférence sur de grandes feuilles de papier, dans une pièce à l'abri de l'humidité et pas trop éclairée. Pour favoriser leur séchage, retournez-les de temps en temps, sans jamais les entasser, ni les faire se chevaucher.



Troisième étape : dissection

D'abord, vous devez couper délicatement les racines que vous mettrez à part. Puis vous ôtez leurs résidus de terre, en les lavant ou brossant. Enfin vous les coupez en tranches. Ensuite, vous disséquez les tiges, les feuilles séchées de vos plantes ou de vos fleurs, en les réduisant presque en miettes. Et vous mettez les

racines d’une part, les plantes ou les fleurs séchées et disséquées d’autre part, dans des boîtes en métal de préférence, fermées hermétiquement.



Quatrième étape : infusion, décoction ou macération

L’infusion

Vous connaissez probablement cette méthode qui consiste à placer une petite quantité de votre récolte de fleurs ou de plantes séchées dans une tisanière ou une théière, dans laquelle vous

versez de l'eau chaude frémissante (juste au début de l'ébullition, jamais bouillante, sous peine de « brûler » vos fleurs ou plantes et de détruire leurs vertus). Laissez infuser entre 5 et 7 minutes.



La décoction

Cette fois, vous versez de l'eau froide sur votre poignée de fleurs ou de plantes fraîches ou séchées, préalablement déposée dans une casserole. Choisissez plutôt une eau de source qui préservera les vertus de votre bouquet, ou alors de l'eau filtrée du robinet. Puis vous faites chauffer doucement votre casserole jusqu'à ce que l'eau soit portée à ébullition. Vous laissez bouillir 10 minutes à feu doux pour les plantes ou les fleurs, 15 minutes pour les racines.

La macération

Pour faire macérer votre poignée de plantes ou de fleurs fraîches ou sèches, vous devez les déposer dans un grand flacon en verre, le remplir d'eau froide et laisser le tout exposé au soleil durant une

demi-journée ou plus. Inutile de vous préciser que vous devez attendre une belle journée ensoleillée pour ce faire.



Cinquième étape : réalisez vos élixirs

Le sirop

En ajoutant du sucre à une infusion, vous obtenez un sirop. Mais dans ce cas, vous devez d'une part mettre une quantité de plantes bien plus importante que pour une simple infusion (environ 10 fois plus), à laquelle vous ajoutez du sucre d'emblée (environ autant de sucre que d'eau), et d'autre part laisser infuser beaucoup plus longtemps. Vous faites cuire le tout très lentement, en remuant régulièrement avec une cuiller en bois, jusqu'à ce que vous obteniez un sirop épais.



Le vin ou la liqueur

Pour obtenir une liqueur digne de ce nom, vous devez faire macérer votre poignée de fleurs ou de plantes fraîches ou sèches pendant plusieurs jours d'affilée, parfois plusieurs semaines, selon la recette du vin ou de la liqueur que vous préparez. Cependant, cette fois, vous allez ajouter de l'alcool à la macération, soit environ un dixième du flacon rempli de vos plantes, fleurs ou racines, entre un tiers et deux tiers de litre d'eau, du sucre et de l'alcool, du cognac ou du vin, selon le cas. À la fin de la macération, faites fondre du sucre (du sucre roux de canne ou de coco bio, de préférence) dans de l'eau pure, que vous ajouterez à votre macération. Versez le tout dans un ou des flacons, une ou des bouteilles, que vous rendrez hermétiques et que vous conserverez à l'abri de la lumière désormais, au frais, dans une cave par exemple, pour les laisser vieillir, sachant que toutes les vertus et saveurs de ces mélanges s'améliorent toujours avec le temps.



QUELQUES CONSEILS DE DOSAGE MOYEN DE VOS PRÉPARATIONS POUR UN LITRE

Sirop
– Plante(s) ou fleur(s) : 10 décilitres
– Eau : 45 décilitres
– Sucre : 45 décilitres

Vin
– Plante(s) ou fleur(s) : 10 décilitres
– Eau : 60 décilitres
– Sucre : 15 décilitres
– Alcool : 15 décilitres

Liqueur
– Plante(s) ou fleur(s) : 10 décilitres
– Eau : 30 décilitres
– Sucre : 20 décilitres
– Alcool : 40 décilitres

Recette d'élixir à base de coquelicots



Mettre à votre disposition un manuel pratique de fabrication d'élixirs ne constitue pas l'objet de ce livre. Néanmoins, l'infusion, la décoction, la macération et la distillation de produits naturels (plantes, fleurs, racines) s'apparentent à plus d'un titre aux travaux de l'alchimiste dans son laboratoire. Bien sûr, ici, je ne fais absolument pas allusion ni référence aux complexes transmutations des métaux. Je me contente de vous mettre sur la voie de petits travaux manuels de laboratoire, au moyen desquels, si vous le souhaitez, vous pourrez joindre l'utile à l'agréable, en vous mettant dans « la peau et la tête » d'un alchimiste À partir de modestes recettes d'infusion, de décoction et de macération, je vous invite donc à vous essayer à la fabrication d'élixirs, en prenant ici l'exemple du coquelicot, une jolie fleur sauvage facile à trouver, aux vertus reconnues par les herboristes d'hier et les phytothérapeutes d'aujourd'hui. Les druides celtes, entre autres, employaient couramment les pétales de cette fleur de l'espèce des pavots pour soulager les troubles digestifs et les maux d'estomac.

Joli coquelicot

Jadis, nous trouvions les coquelicots en abondance parmi les champs de blé juste avant la moisson. Hélas, de nos jours, vous ne les verrez plus que dans quelques champs de blé de culture biologique ou sur des terres en jachère. En effet, la plupart des exploitations agricoles, petites ou grandes, qui cultivent le blé, le recouvrent de redoutables produits phytosanitaires qui tuent toutes les fleurs et plantes sauvages.

Son nom dériverait de l'onomatopée du cri du coq (cocorico, coquerico, coquelicoq, enfin coquelicot) en raison de la ressemblance de ses pétales avec la forme et la couleur rouge vif de la crête du coq. Malgré son nom qui fait sourire et le peu de

cas que nous en faisons de nos jours, « cette plante ne mérite nullement le dédain dont elle est l'objet, car c'est sans doute un des meilleurs remèdes contre l'insomnie et les différents troubles du sommeil. D'autre part, son efficacité est attestée contre le nervosisme, l'asthme, la coqueluche et toutes les toux quinteuses »[1].

Préparation d'un sirop de coquelicots contre la toux

Pour préparer ce sirop, il vous faut :

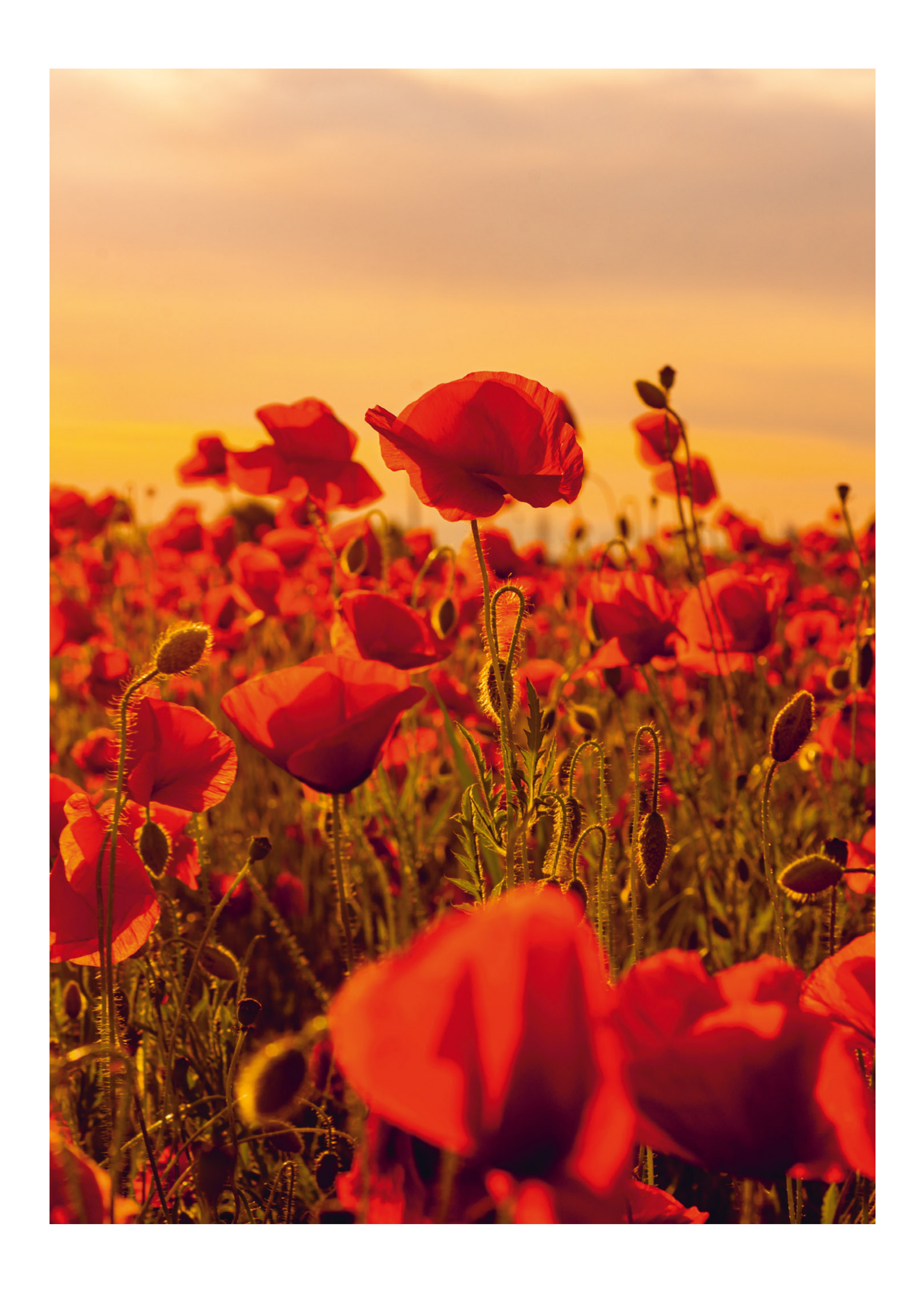
- environ 100 grammes de pétales de coquelicots fraîchement cueillis ;
- 1 litre d'eau pure, de source de préférence ;
- 1,5 kilo de sucre roux de canne ou de noix de coco, biologique toujours, pour à la fois rehausser le goût du sirop et obtenir un produit aussi naturel que possible.



1. Lorsque vous disposez de ces ingrédients et des récipients adéquats (deux casseroles en aluminium, en Inox ou en cuivre), jetez les pétales dans la première casserole, puis versez l'eau bouillante de la deuxième casserole sur les pétales et laissez le tout infuser durant 8 heures.
2. Passé ce laps de temps, filtrez votre infusion, puis ajoutez le sucre en poudre à votre infusion filtrée et faites cuire l'ensemble.
3. Dès que cela commence à bouillir, arrêtez la cuisson. Puis laissez refroidir, en vérifiant de temps en temps la consistance de votre sirop à l'aide d'une cuiller en bois.
4. Après refroidissement de votre sirop, vous pouvez le transvaser dans une bouteille que vous conserverez au frais pendant quelques semaines pour améliorer encore les vertus de cette préparation « très précieuse dans toutes les affections des voies respiratoires ».

« Elle calme la toux, supprime les spasmes et favorise l'expectoration. »[2] Jadis, dans les campagnes, et même encore dans la première moitié du XXe siècle, les médecins prescrivaient un sirop pectoral composé pour une grande part de coquelicots. Par ailleurs, une cuillérée de sirop de coquelicots dans une infusion de tilleul, prise le soir avant de vous coucher, vous assurera une bonne nuit de sommeil et, si vous éprouvez quelques douleurs gastriques ou troubles hépatiques, au matin, il n'y paraîtra plus.

1. Fabrice Bardeau, *La Pharmacie du bon Dieu*, Stock, Paris, 1973.
2. *Ibid.*, p. 102.



L’art culinaire et l’art sacré

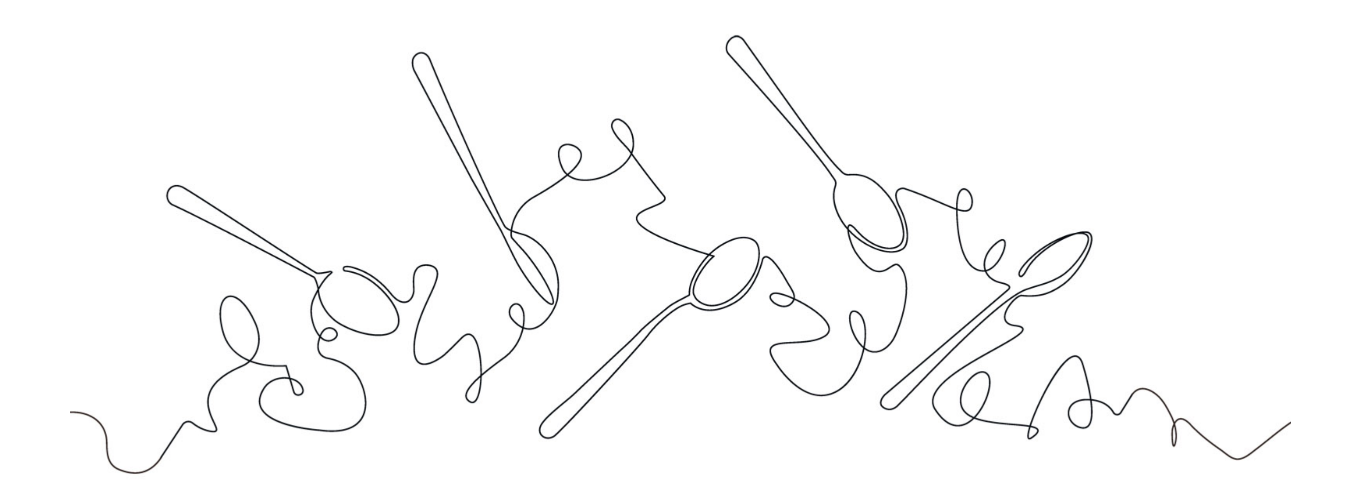


Se mettre en cuisine et préparer de bons petits plats, voilà qui semble banal ou anodin, mais qui, en réalité, relève de l’art et de l’alchimie. En effet, suivre des recettes pas à pas ne suffit pas à faire une bonne cuisinière ou un bon cuisinier. D’ailleurs, dans l’absolu, si nous aimons cuisiner, nous ne devrions jamais suivre quelque recette que ce soit, à la virgule près, si j’ose dire. Certes, des recettes réalisées par d’autres personnes avant nous peuvent s’avérer utiles. Mais là encore, à l’instar des procédés qu’employaient les alchimistes pour exécuter leurs travaux, les vraies recettes dites traditionnelles ne se transmettent qu’oralement, de bouche à oreille. D’où les fameuses recettes de nos grands-mères et celles transmises par nos aïeules, de génération en génération, qui nous rappellent parfois le souvenir des saveurs et des senteurs d’autrefois.

« Entre la nature et la nature de l’homme, il y a métabolisme exquis, entière

transsubstantiation, par longueur d'onde, ambiance, osmose, sympathie, écho. D'où que la nourriture a double fonction, elle répond au rêve de notre âme comme à l'appétit de nos entrailles. Elle nourrit, mais aussi, mystérieusement, elle guérit. [...] La cuisine émoustille l'âme ! »[1]

Donnez-nous nos petits rituels quotidiens



Plus que le pouvoir d'adaptation, ce qui caractérise non seulement l'espèce humaine, mais la quasi-totalité des espèces vivant sur terre, c'est la force de l'habitude. À l'instar des plantes, des arbres, des animaux, depuis des millénaires, voire des centaines de milliers d'années, nous reproduisons les mêmes gestes, les mêmes attitudes, les mêmes comportements, les mêmes réactions lorsque nous nous trouvons confrontés à tels ou

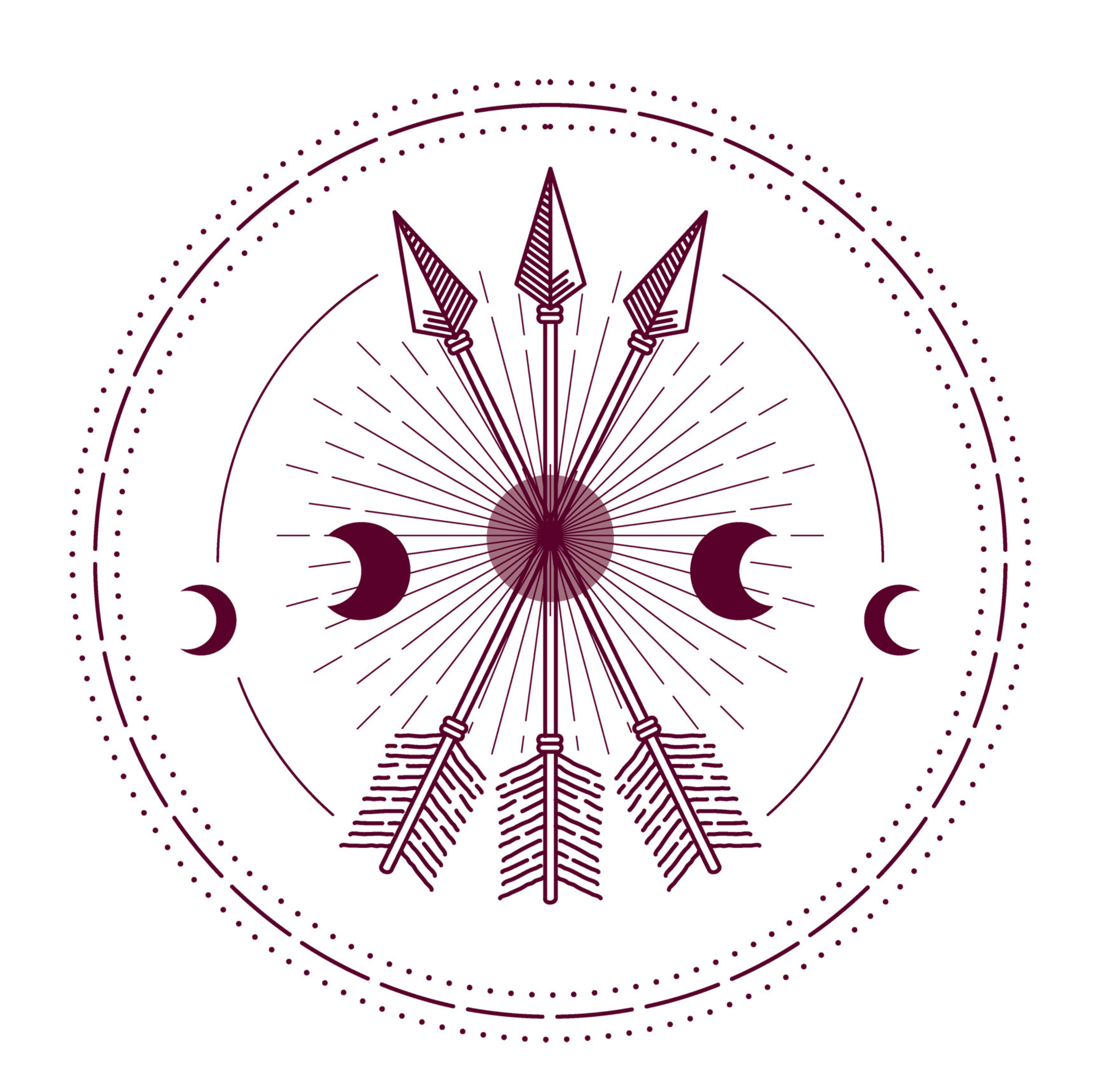
tels événements provenant du monde extérieur. De même, nous nourrissons toujours les mêmes sentiments d'angoisse, d'attirance et de répulsion, d'amour et de haine, les mêmes aspirations au confort, au bien-être, au bonheur, etc. D'où notre peur atavique et irrépressible de l'inconnu. D'où aussi notre propension à nous inventer des rituels qui constituent pour nous autant de points de repère sécurisants. Ces rituels constituent aussi des marques ou des symboles vivants des projections de notre inconscient dans notre vie quotidienne, un peu comme les traces psychiques dans le monde physique de notre territoire intime. Voilà pourquoi, lorsqu'une personne familière ou étrangère attente à nos rituels, ou nous empêche, parfois malgré elle, de nous y adonner en toute quiétude, nous en éprouvons du désagrément.

La force de l'habitude

Pour ma part, je respecte et j'honore cette force de l'habitude chez moi comme chez autrui et ce besoin de ritualiser nos actes et nos actions, qui, là encore, à notre insu le plus souvent, opère comme une alchimie dans notre mode de pensée. L'origine de ces rituels, désacralisés de nos jours, se trouve dans la plupart des pratiques religieuses de tous les horizons du monde. Et avant cela, ils présidaient à toutes les pratiques magiques où des chamans et chamanes, des mages et magiciennes, des sorciers et des sorcières invoquaient des forces naturelles (surnaturelles, dit la science, dès que des phénomènes échappent à ses instruments de mesure et d'investigation), afin de guérir, de protéger, d'anticiper, d'acquérir des pouvoirs spécifiques aux éléments et aux animaux et de les utiliser à bon ou à mauvais escient. Là encore, nous constatons que, la force de l'habitude aidant, les femmes et les hommes d'aujourd'hui font tantôt un bon usage des

découvertes scientifiques, afin de guérir, de protéger, etc., tantôt une très mauvaise utilisation en abusant des produits chimiques par exemple, en détruisant leur environnement, etc.

> « La plupart des actes magiques sont la répétition, à une petite échelle, de ce que l'on désire produire parallèlement à l'échelle cosmique. Si ces rites sont accomplis dans l'attitude psychologique juste, il y a correspondance entre ce que fait le microcosme (l'être humain) et ce qui se produit dans l'univers environnant. »[2]





RELIGION ET MAGIE

« La religion védique, la plus ancienne, est, surtout dans le culte privé, toute pénétrée de magie. Elle se pratique essentiellement grâce à des formules murmurées, les mantras, dont l'usage s'accompagne de rites ou de figurations symboliques et dont le champ d'efficacité supposée s'étend à tous les aspects de l'existence. »[3]

Les rites de cette très ancienne religion indienne, qui subsiste encore de nos jours, présentent bien des points communs avec ceux de bien d'autres religions, dont la religion chrétienne, notamment celui du chapelet. À l'origine, il s'agissait d'un collier de fleurs, de pierres, de perles, de morceaux de bois ou de fruits secs, que l'on offrait à des visiteurs ou à toute personne que l'on voulait honorer. Par la suite, dans le bouddhisme, puis le christianisme, le chapelet devint un support à la récitation des mantras ou à la prière. Le croyant ou la croyante, en égrainant son chapelet et en prononçant des paroles sacrées, exécutait un rituel équivalent à une méditation, qui le ou la mettait en état vraiment religieux : autrement dit relié(e) à soi, aux autres, au monde, à Dieu…

« Dieu est aussi dans les marmites ! »

Ainsi, comme l'a si bien souligné Jung dans son ouvrage *Psychologie et alchimie*, nous projetons notre inconscient ou, plus exactement, des pensées, des inspirations, des intuitions et toutes sortes d'autres phénomènes qui se produisent en nous à notre insu, le plus souvent, dans les rituels de notre vie quotidienne et dans les espaces intimes où nous nous y consacrons. Car ce qu'il existe de plus élevé, de plus beau, de plus sage, de plus sacré, mais aussi de plus fou en nous, nous l'exprimons presque toujours dans nos gestes et nos actions les plus simples. « Dieu est aussi dans les marmites ! » répondait sainte Thérèse d'Avila à ses sœurs,

lorsque celles-ci s'inquiétaient de ses extases mystiques, dont l'une se produisit un jour où elle préparait un plat dans la cuisine de réfectoire d'un des couvents fondés par elle (voir la section « Psychologie et alchimie »). Si, occupant nos mains et notre esprit à des tâches certes répétitives, mais qui nous procurent aussi du bien-être, du plaisir, du réconfort, voire une certaine sérénité, nous voulons bien porter notre attention autant à ce que nous faisons qu'à ce qui se passe ou se produit en nous simultanément, alors nous devenons peu à peu conscients de nos projections inconscientes et de leurs contenus.

Alchimiste et cuisinier



En bon petit alchimiste amateur, sans pouvoir me vanter d'avoir trouvé Dieu dans mes marmites, je ne m'en illustre pas moins en tant que cuisinier. En effet, amateur de toutes les cuisines du monde, je me mets au fourneau quasiment tous les jours.

D’abord, je pars en quête de mes « matières premières ». Pour ce faire, je puise, dans le jardin potager que cultive mon épouse, des carottes, des tomates, des courgettes, des haricots verts, des pommes de terre, des salades, des fines herbes, des fraises, des pommes, des poires, des pêches, des noix, des noisettes, etc., suivant les saisons, bien sûr.
Puis je me rends au marché de Nogent, où, chaque samedi, un très sympathique maraîcher en agriculture biologique, établi dans le département de la Sarthe, offre sur son étal toutes sortes de légumes de saison. Enfin, pour me procurer tous les autres ingrédients utiles à mes préparations quotidiennes, je vais au petit « supermarché » bio de Nogent, dont le propriétaire, fort sympathique lui aussi, toujours présent dans son magasin et fin connaisseur des produits issus de l’agriculture biologique, veille au grain.
Se procurer autant que possible des produits issus de son jardin et locaux d’une part, et entretenir des relations agréables et enrichissantes avec une famille de commerçants d’autre part, voilà déjà d’excellents ingrédients préalables à la mise au fourneau ou à l’entrée en cuisine.

Y a-t-il un chef ou une cheffe dans la cuisine ?

Bien sûr, en ce qui me concerne, il ne s’agit jamais de jouer le rôle d’un Chef en cuisine. Je ne me vois pas en patron des poêles à frire, des casseroles, des cocottes et des marmites. D’ailleurs, le mot chef, qui signifiait « tête » primitivement, possède désormais le sens de « celui qui est à la tête de quelque chose ». Or, à partir de sa racine latine *caput*, nous retrouvons un certain nombre de mots tels accaparer, capricieux, cabotin, capitaine, caporal, chavirer, entre autres.

Peut-on vraiment être à la tête de quelque chose sans perdre la tête ou céder à la tentation de l'autorité militaire ? Par ailleurs, à l'ère de la parité, concept juste et sensé, cela va sans dire, mais souvent dénaturé par les premières concernées, chef au féminin ne se dit et ne s'écrit plus cheffesse comme au XIXe siècle, ou cheftaine pour capitaine, mais cheffe. Dès lors, je ne vois pas l'intérêt de la parité si elle consiste à laisser les femmes devenir des caricatures d'hommes qui se prennent toujours pour les chefs et qui agissent comme tels. De plus, paradoxe parmi les paradoxes dont notre civilisation ne manque guère, nombre d'entre nous passent des heures à regarder des chefs et cheffes en compétition du meilleur plat en cuisine dans des productions télévisées qui nous laissent toujours sur notre faim. Ensuite, pour nous consoler peut-être de ces frustrations que l'on nous inflige sous prétexte de divertissements, nous nous « régalons » d'un produit industriel surgelé que nous faisons réchauffer au micro-ondes.

Dans le laboratoire de la cuisine



Après les travaux d'écriture auxquels je me consacre rituellement tous les matins, à partir de 5 ou 6 heures, jusqu'à 11 heures environ, j'entre humblement, mais toujours avec bonheur, dans ma petite cuisine, comme en religion, pour célébrer la bonne cérémonie de la transformation des aliments en nourritures. En d'autres termes, après le travail cérébral, viennent les travaux manuels de la cuisine. Je sais que, pour beaucoup d'entre nous qui doivent partir de chez eux de bon matin pour remplir leurs obligations professionnelles et qui, en conséquence, ne peuvent pas déjeuner chez eux, le repas de midi consiste fréquemment en une restauration rapide. Mais le samedi et le dimanche venus, nous pourrions très bien renouer avec les rituels de la cuisine et de la table.

Bref, dans ce livre, je m'adresse à celles et à ceux qui aspirent à renouer avec le mode de pensée et de vie des anciens

alchimistes dont les origines remontent probablement il y a de cela au moins sept cent mille ans en arrière, au temps où Prométhée enseigna l'usage du feu à nos lointains ancêtres. Il ne s'agit pas d'être passéistes. Il s'agit de renouer avec des rituels, des traditions, des mœurs gravés dans notre mémoire individuelle et collective. Il s'agit de raviver les souvenirs communs de nos origines, qui peuvent nous éclairer sur ce que nous sommes aujourd'hui, sur nos vraies aspirations que l'avènement et le triomphe de notre civilisation industrielle et technologique nous ont fait perdre. Dans le petit laboratoire de la cuisine, nous pouvons recouvrer notre mémoire ancestrale.

La cuisine ancestrale



Une fois en cuisine, ne cherchons pas les complications. Trouvons ou retrouvons plutôt la simplicité. Cela signifie que tel l'alchimiste dans son laboratoire, qui tente de reproduire les processus de la nature afin de pénétrer les mystères de la matière et d'éveiller son esprit à de plus hautes aspirations, ne nous encombrons pas l'esprit, précisément, de recettes.

Lorsque nous nous trouvons seuls dans l'univers familier de notre cuisine, un lieu de méditation et de révélation comme un autre (dixit sainte Thérèse d'Avila, voir ici), libérons-nous de toutes nos contraintes et donnons libre cours à notre imagination. Avec les ingrédients dont nous disposons, les aussi purs produits alimentaires que possible cueillis, glanés ou acquis chez des commerçants pour qui la traçabilité constitue un passage obligé, décidons par nous-mêmes de notre recette du jour, des justes proportions, des temps de cuisson.
Pour renouer avec la cuisine ancestrale, il suffit de recouvrer notre spontanéité naturelle, la joie de produire ou de créer, de façonner ou de transformer, et d'ajouter, à tous les ingrédients nécessaires à la réalisation de notre recette du jour, toutes les bonnes pensées, les bons sentiments, l'amour dont nous nous savons emplis et capables.

Un repas de communion



Ainsi, nous ne ferons pas que partager un repas avec des êtres chers, nous dispenserons le meilleur de nous-mêmes aux membres de notre petite ou grande famille ou à nos hôtes. Nous leur donnerons à manger notre corps et notre âme, exactement comme cela se produit dans le rite de la communion catholique, si, croyants ou non, nous voulons bien voir dans ce rite toute sa pureté originelle. Communier entre nous autour d'un repas vaut bien mieux que toutes les communications auxquelles nous nous adonnons par outils technologiques interposés, souvent vides de sens et de substance. Tandis que, autour d'un repas, tout est combinaison de multiples substances, essences, parfums, arômes,

saveurs transformés, transmutés, tout peut se révéler un enchantement pour les papilles et toute notre sensibilité gustative. En ce lieu et cet instant privilégiés du repas que nous offrons, nous nous trouvons en possession de la pierre philosophale, du sel de la vie, de l'or de l'alchimiste et du secret de l'alchimie. Œuvrons en cuisine. Puis mettons-nous à table et disons-nous enfin tout ce que nous avons d'amour dans le cœur, d'espérance et de force dans l'âme !

1. Joseph Delteil, *La Cuisine paléolithique*, Arléa, Paris, 1990.

2. Marie-Louise von Franz, *Alchimie et imagination active*, Éditions Jacqueline Renard, Paris, 1989.

3. André Padoux, « Magie indienne », *Dictionnaire historique de la magie et des sciences occultes*, Librairie générale française, Paris, 2006.